

L'identité catholique des Français I. Les dimensions de la religiosité

Guy Michelat

▶ **To cite this version:**

Guy Michelat. L'identité catholique des Français I. Les dimensions de la religiosité. Revue française de sociologie, 1990, 31 (3), pp.355-388. 10.2307/3322286 . hal-01026502

HAL Id: hal-01026502

https://sciencespo.hal.science/hal-01026502

Submitted on 21 Jul 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Persee

Guy Michelat

L'identité catholique des Français. I. Les dimensions de la religiosité

In: Revue française de sociologie. 1990, 31-3. pp. 355-388.

Citer ce document / Cite this document :

Michelat Guy. L'identité catholique des Français. I. Les dimensions de la religiosité. In: Revue française de sociologie. 1990, 31-3. pp. 355-388.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfsoc_0035-2969_1990_num_31_3_2686

BY: $ = creative commons

Abstract
Guy Michelat : The Catholic identity of French people. I. Dimensions of religiosity.

In 1986, 81 % of French people declared themselves Catholics. What does such a statement mean ? Are they all Catholics to the same degree, in other words, do they all adhere to the organized system of Catholic representation, attitude, belief and practice in the same manner ? Are there not several ways of being a Catholic, or in other terms, are there not numerous dimensions to religiosity, all independent of each other ? To reply to these questions, five scales (practice, belief, attitude towards the religious institution, religious activities and the acceptance of heterodoxy), based on the technique of hierarchical analysis, have been devised. The scales serve to isolate and measure each dimension, each one being strongly related to the others, so that a given position on one scale allows, with a relatively high probability, the positions on the other scales to be determined. Looking beyond the specific nature of each of these scales, it is also possible to measure the level of integration in Catholicism.

Zusammenfassung
Guy Michelat : Die katholische Identität der Franzosen. I. Die Dimensionen der Religiosität.

81 % der Franzosen erklärten sich 1986 katholisch. Was bedeutet das ? Kann gesagt werden, dass sie aile im gleichen Masse katholisch sind und somit dem organisierten System von Darstellungen, Einstellungen, Glaubensformen und Religionsausubung angehören, die den Katholizismus ausmachen ? Gibt es nicht mehrere Arten, katholisch zu sein, oder, anders ausgedrückt, gibt es nicht verschiedene Dimensionen der Religiosität, die unabhängig voneinander wären ? Zur Beantwortung dieser Fragen wurden mit Hilfe der hierarchischen Analyse fünf Skalen aufgestellt (Religionsausubung, Glaubensformen, Einstellung gegenüber der Institution, religiöse Aktivitäten und Akzeptanz der Heterodoxie). Diese Skalen trennen und messen jede dieser Dimensionen und jede ist stark mit den anderen verbunden. Somit lässt die Position auf einer dieser Skalen mit starker Wahrscheinlichkeit die Position auf jeder der anderen voraussagen. Ueber die Eigenheit jeder Skala hinaus bilden aile eine Messgrösse für das Integrationsniveau im Katholizismus.

Resumen
Guy Michelat : La identidad católica de los Franceses. I. Las magnitudes de la religiosidad.

En 1986, el 81 % de los Franceses se disen católicos. ¿ Que significa esta declaration ? ¿ Poriamos decir que ellos lo son ingualmente, es decir, todos se adhieren al sistema organizado de las representaciones, actitudes, creencias y prácticas que constituye el catolicismo ? ¿ no hay varias meneras de ser católico, en otras palabras, existen diversos grados de religiosidad que serían independientes los unos de los otros ? Para responder a estas preguntas con las técnicas del análisis jerárquico, cinco valores han sido constituidos (prácticas, creencias, actitud con respecto a la institution, actividades religiosas y acceptación de la heterodoxia) que isolan y miden cada una de estas magnitudes. Cada una esta ligada fuertemente a todas las otras; es decir, que la posición sobre una de ellas permite con una fuerte probabilidad de prever la posición sobre cada una de las otras. Mas alla de la especificidad de cada una, constituyen unas medidas del nivel de integracicón al catolicismo.

Résumé
En 1986, 81 % des Français se disent catholiques. Que signifie cette déclaration ? Peut-on dire qu'ils le sont tous au même degré, c'est-à-dire adhèrent-ils également au système organisé de représentations, d'attitudes, de croyances et de pratiques que constitue le catholicisme ? N'y a-t-il pas plusieurs façons d'être catholique ou, en d'autres termes, n'existe-t-il pas différentes dimensions de la religiosité qui seraient indépendantes les unes des autres ? C'est pour répondre à ces questions que, par les techniques de l'analyse hiérarchique, cinq échelles (pratiques, croyances, attitude à l'égard de l'institution, activités religieuses et acceptation de l'hétérodoxie) ont été construites, qui isolent et mesurent chacune de ces dimensions. Chacune d'elles est fortement liée à toutes les autres; c'est-à-dire que la position sur l'une d'elles permet, avec une forte probabilité, de prévoir la position sur chacune des autres. Au-delà de la spécificité de chacune, elles constituent des mesures du niveau

d'intégration au catholicisme.

BY: creative commons

R. franç. sociol., XXXI, 1990, 355-388

Guy MICHELAT

L'identité catholique des Français
I. Les dimensions de la religiosité

RÉSUMÉ

En 1986, 81 % des Français se disent catholiques. Que signifie cette déclaration ? Peut-on dire qu'ils le sont tous au même degré, c'est-à-dire adhèrent-ils également au système organisé de représentations, d'attitudes, de croyances et de pratiques que constitue le catholicisme ? N'y a-t-il pas plusieurs façons d'être catholique ou, en d'autres termes, n'existe-t-il pas différentes dimensions de la religiosité qui seraient indépendantes les unes des autres ? C'est pour répondre à ces questions que, par les techniques de l'analyse hiérarchique, cinq échelles (pratiques, croyances, attitude à l'égard de l'institution, activités religieuses et acceptation de l'hétérodoxie) ont été construites, qui isolent et mesurent chacune de ces dimensions. Chacune d'elles est fortement liée à toutes les autres; c'est-à-dire que la position sur l'une d'elles permet, avec une forte probabilité, de prévoir la position sur chacune des autres. Au-delà de la spécificité de chacune, elles constituent des mesures du niveau d'intégration au catholicisme.

Persée creative commons

A la question « Que signifie *être catholique* ?», les réponses seront différentes selon que l'on se place d'un point de vue théologique, juridique ou sociologique (1). On peut d'abord estimer que sont catholiques ceux que l'Eglise considère comme tels : « Seuls font partie des membres de l'Eglise ceux qui ont reçu le baptême de régénération et professent la vraie foi, et qui, d'autre part, ne se sont pas, pour leur malheur, séparés de l'ensemble du corps ou n'en ont pas été retranchés, pour des fautes très graves, par l'autorité légitime » (2). Issu des travaux du Concile Vatican II *(Lumen Gentium),* le *Code de Droit canonique* définit le « Peuple de Dieu » (3) et précise : « Cette Eglise, constituée et organisée en ce monde

(1) Nous reprenons et complétons ici les remarques que nous avions déjà développées dans « Pratique culturelle et niveau d'intégration religieuse » (Michelat et Simon, 1977, pp. 265-308).

(2) « Lettre encyclique *Mystici Corporis* », 29 juin 1943, dans *Actes de S.S. Pie XII,* (année 1942-1943), Paris, Bonne Presse, 1953, p. 108.

(3) « Les fidèles du Christ sont ceux qui, en tant qu'incorporés au Christ par le baptême, sont constitués en peuple de Dieu et qui, pour cette raison, faits participants à leur manière à la fonction sacerdotale, prophétique et royale du Christ, sont appelés à exercer, chacun selon sa condition propre, la mission que Dieu a confiée à l'Eglise pour qu'elle l'accomplisse dans le monde. » (*Code de Droit canonique,* 1984, canon 204)

comme une société, subsiste dans l'Eglise catholique gouvernée par le successeur de Pierre et les Evêques en communion avec lui » et « Sont pleinement dans la communion de l'Eglise catholique sur cette terre les baptisés qui sont unis au Christ dans l'ensemble visible de cette Eglise, par les liens de la profession de foi, des sacrements et du gouvernement ecclésiastique » (*Code...*, canon 205).

Nous retiendrons de ces définitions l'idée qu'être catholique c'est, au-delà de l'acte de foi personnel, appartenir à un groupe, et là le sociologue retrouve, d'une certaine façon, le théologien (4). Mais cette définition de l'appartenance objective au groupe social des catholiques, telle que l'institution l'énonce, ne se transforme pas facilement en caractères observables : si baptême et excommunication prennent la forme d'actes juridiques, comment évaluer les autres critères ? En revanche, on peut recourir à une déclaration d'appartenance subjective : on considérera alors comme catholiques ceux qui, connaissant leur situation juridique par rapport à l'Eglise et l'état de leur foi, se reconnaissent comme catholiques et on ne tentera pas de répondre à la question, hors de notre domaine, « Qui est *vraiment* catholique ? ». Se dire catholique constitue *une* définition, avec sa spécificité, mais cette déclaration représente une réalité qui a une signification. Nous nous efforcerons de déterminer ce que recouvre cette auto-définition.

Si, en 1986, on demande aux Français : « Pouvez-vous me dire quelle est votre religion, si vous en avez une ? », 81 % répondent « catholique » (5) et 15 % « sans religion »; l'ensemble des « autres religions » représente 3 % de la population. On peut s'interroger sur l'importance de cette proportion de catholiques, malgré un certain affaiblissement observé depuis une vingtaine d'années (6). Toutes les personnes qui se déclarent catholiques le sont-elles au même degré ? Ou, en d'autres termes, adhèrent-elles toutes également au système organisé de représentations, d'attitudes, de normes, de croyances et de pratiques que constitue le catholicisme (7) ? En effet, toute appartenance à un groupe ne se réduit pas à un attribut dichotomique. On peut faire l'hypothèse que plus on participe au

(4) En nous inspirant de Durkheim nous proposions cette définition : « On entend généralement par religion un système de croyances et de pratiques relatives au sacré, croyances et pratiques qui se trouvent également en relation avec la conduite profane de la vie, et qui unissent dans une même communauté l'ensemble des individus qui y adhèrent » (Michelat et Simon, 1977).

(5) Il est vraisemblable que cette réponse a plusieurs significations, non indépendantes, au plan de l'individu et à celui de l'appartenance à un groupe : « Etre catholique », est-ce « avoir conscience d'appartenir à une religion, un groupe, une culture, une histoire », « ne pas renier la religion de sa famille, de sa lignée », « avoir conscience d'avoir la foi catholique », etc. ?

(6) En 1966 : 86 % de catholiques, 10 % de « sans religion » et 3 % d'« autres religions ».

(7) « Le fait de l'appartenance sociale est un problème-charnière entre la psychologie individuelle et la sociologie des groupes (...). L'appartenance sociale se dit, certes, du membre individuel mais d'un membre affilié à un groupe (...). Nos attitudes les plus profondes, rappelons-le, se réfèrent d'ordinaire aux groupes ou aux communautés immédiates qui nous inspirent nos valeurs, nos préférences, nos choix. » (Carrier, 1965, pp. 103-104)

système symbolique caractéristique du groupe catholique (Michelat et Simon, 1985), plus on appartient à ce groupe (ou plus on est en position « centrale » par rapport à lui) (8). *L'Eglise,* au sens de société visible rassemblant tous ceux qui ont la foi en Jésus-Christ (L'Eglise éternelle et invisible étant le corps mystique du Christ), désigne ce groupe dans les textes des théologiens. C'est ainsi qu'en tant que sociologue analysant la « psychosociologie du lien d'appartenance à l'Eglise », le Père Carrier écrit : « Au sein de cette masse d'*appartenants,* toute une gradation apparaîtra dans la fermeté du rattachement psychologique à l'Eglise (...). Le long d'une échelle d'appréciation, qu'on pourrait appeler un continuum d'intensité, on placera à l'extrémité négative les catholiques de nom, c'est-à-dire ceux qu'une simple déclaration d'état civil permet d'identifier comme membres de l'Eglise. A l'extrémité opposée on aurait les fidèles pleinement identifiés à l'Eglise et à ses activités. Entre ces deux extrêmes, on pourra distinguer tous les degrés intermédiaires de la participation et de l'identification à l'Eglise » (Carrier, 1965).

Pour mesurer ce degré d'appartenance au groupe catholique, on a longtemps utilisé, à la suite des travaux de Gabriel Le Bras et de Fernand Boulard, des critères de pratique religieuse (9). Le plus ou moins grand respect des règles canoniques telles que l'assistance à la messe du dimanche (10) et la communion pascale (11) peut être observé directement, il peut également être estimé à partir des réponses à un questionnaire (12).

(8) De même que l'on peut être plus ou moins « sans religion » selon que l'on croit ou non à l'existence d'un Dieu ou d'un Au-delà de la mort, tout en se déclarant en dehors de toute religion.

(9) Il existe des ancêtres de nos modernes recensements à visée pastorale. En 1672, dans son *Avis donné aux confesseurs,* Charles Borromée propose aux curés de remplir un tableau pour « établir l'état des âmes » de leur paroisse. Outre le nom, l'âge, la condition figurent sous forme de présence ou absence les attributs suivants : confirmation, devoir pascal, catéchisme, prière en commun, lecture de bons livres, pratique de la vertu, assiduité à la paroisse, fréquentation des sacrements, éducation des enfants, querelles, procès, facultés, bonnes qualités et défauts. Cf. Lebrun (1987, p. 41).

(10) « Le dimanche et les autres jours de fête de précepte, les fidèles sont tenus par l'obligation de participer à la Messe; de plus, ils s'abstiendront de ces travaux et de ces affaires qui empêchent le culte dû à Dieu, la joie propre au jour du Seigneur ou la détente convenable de l'esprit et du corps. » (*Code...,* canon 1247)

(11) « Tout fidèle, après avoir été initié à la très sainte Eucharistie, est tenu par l'obligation de recevoir la sainte communion au moins une fois l'an. » (*Code...,* canon 920)

(12) « Les prescriptions canoniques ont une signification directement liée à l'attitude religieuse des individus dans la mesure où ceux-ci, connaissant la volonté de l'Eglise, en tiennent compte ou non. Les pratiques culturelles à la fois obligatoires et facilement observables seront donc les premiers critères auxquels on pensera pour raffiner la notion d'appartenance. » (Maître, 1972, p. 59) « C'est évident : la pratique religieuse n'est pas toute la vitalité chrétienne. C'est cependant un signe dont il ne faut pas sous-estimer l'importance, car le signe étant canoniquement déterminé et gravement obligatoire, on n'est pas vraiment et complètement chrétien sans être pratiquant (...). La pratique religieuse nous paraît garder une signification sociologique commune, comme indicateur d'une population pour qui le groupe religieux reste un groupe de référence positif, c'est-à-dire une population qui accepte d'accomplir un geste que l'Eglise impose sous peine de sanction spirituelle grave. » (Boulard, 1954, pp. 19 et 27)

De plus, l'assistance à la messe se traduit directement par la fréquence d'un comportement qui constitue une réponse graduée. Mais cette participation à un rituel collectif est en même temps un comportement d'engagement individuel dont la motivation n'est pas niable dans la France d'aujourd'hui : on peut penser que la mesure de la fréquence traduit une mesure de la motivation. C'est pour ces raisons que la pratique dominicale est à la base d'une part des recensements religieux à visée plus ou moins pastorale, d'autre part de la plupart des études de sociologie religieuse, fondées ou non sur des enquêtes par questionnaire (13).

L'indicateur de pratique choisi au départ pour mesurer le degré d'appartenance par le degré de respect des obligations imposées par l'Eglise est, depuis un certain nombre d'années, mis en question pour cela même. L'assistance à la messe tend à être réduite à une simple estimation du degré de soumission des individus aux règles de l'institution, c'est-à-dire à l'évaluation du degré de « l'emprise des institutions religieuses sur les masses » (Hervieu-Léger, 1986, p. 24). Même comme mesure de la pratique religieuse elle-même, le critère de l'assistance à la messe n'apparaît plus satisfaisant si l'on considère la perte d'importance de la paroisse comme lieu exclusif des activités religieuses, l'apparition de « nouvelles pratiques », la remise en question de la notion d'obligation (tolérée et même acceptée par une partie du clergé) (14) dans une société où l'individu doit pouvoir choisir librement la forme que prennent ses engagements. « Tous ces éléments contribuent à disqualifier un peu plus les définitions classiques de la pratique religieuse et à priver partiellement de signification le dénombrement de ceux qui vont à la messe le dimanche. » (Hervieu-Léger, 1986, p. 24) D'une façon plus générale, on considère que la pratique religieuse a perdu le sens qu'elle avait, en même temps que s'est affaiblie l'emprise que l'Eglise possédait sur le peuple catholique (15). Partant de la constatation que la connaissance statistique du protestantisme est rendue difficile en raison de l'absence « de ce repère facilement objectivable qu'est la participation au culte », Danièle Hervieu-Léger remarque qu'on rejoint ici les principales critiques faites à la typologie de G. Le Bras : « Celle de s'en tenir à la surface des choses, de ne retenir de la vie religieuse que ses manifestations extérieures contrôlées par l'institution, et de laisser échapper la réalité multiforme des croyances et des expériences religieuses » (*ibid.*, p. 23).

En effet, peut-on réduire le degré d'appartenance au groupe catholique, dont on peut considérer qu'il est, sous une autre forme, le degré de

(13) « Au fond, tout problème social est un problème statistique. » (Mauss, éd. 1968, p. 62)

(14) « La notion même de pratique religieuse impliquant un caractère d'obligation et conçue comme un devoir à remplir est remise en cause dans le contexte de notre société. » (Potel, 1975, p. 58)

(15) « On assiste aujourd'hui à un décalage grandissant à mesure que la fréquence de pratique culturelle diminue, entre l'identité catholique et les indices jusqu'alors retenus pour la déceler. » (Donegani, 1984, p. 213)

religiosité catholique, à la simple fréquence de l'assistance à la messe ? A cette question, il faut en ajouter une autre qui lui est liée : n'y a-t-il pas plusieurs façons d'être catholique ? Ce qui est commun dans la réponse à ces deux questions, c'est qu'on ne peut rendre compte, par une seule dimension, de la réalité d'une religion ou de la religiosité des individus qui constituent un groupe religieux (ou qui sont en dehors). C'est-à-dire qu'ils peuvent *plus ou moins* appartenir au groupe catholique sur des dimensions différentes. Ils peuvent être plus ou moins catholiques dans la mesure où ils en partagent l'attachement à l'Eglise et à ses règles, les pratiques, les croyances ou les expériences religieuses.

C'est ainsi que Charles Glock considère « l'objet religieux » comme un concept à cinq dimensions : le dimension *expérientielle* est constituée par les « sentiments, perceptions et sensations expérimentés par un sujet », elle concerne la communication avec la divinité; la dimension *idéologique* est « plutôt fondée sur les croyances que sur les sentiments religieux », « elle inclut toutes les représentations sur la nature de la réalité divine »; « la dimension *ritualiste* concerne les actes que les gens accomplissent dans le domaine religieux plutôt que leurs sentiments ou leurs pensées »; la dimension *intellectuelle* désigne les connaissances que les individus ont des dogmes qui sous-tendent leur foi; enfin la dimension *conséquentielle* concerne « ce que font les gens, ainsi que les attitudes qu'ils adoptent, par suite de leurs croyances, de leurs pratiques et de leurs expériences religieuses » (Glock, 1961, pp. 35-52; Stark et Glock, 1968). Dans la ligne des travaux théoriques et empiriques de Glock, de nombreuses recherches ont été effectuées pour isoler et mesurer les différentes dimensions de « l'objet religieux » (valables pour les différentes religions pratiquées aux Etats-Unis), leur nombre et leurs définitions pouvant varier (16).

Les travaux que j'ai menés, en particulier avec Michel Simon, sur les relations entre religion et politique (17) m'ont amené à m'interroger sur la signification des indicateurs religieux que l'on utilise généralement, tels que ceux constitués à partir de pratiques religieuses. Une telle recherche conduit nécessairement à une analyse plus générale de la façon dont se structure l'univers religieux des Français. C'est dans cet esprit que j'ai déjà recherché, à partir des données de plusieurs sondages d'opinion nationaux, des indicateurs correspondant à différentes dimensions religieuses pour analyser les relations existant entre eux (18). Mais mon investigation était limitée par le fait que, procédant à des analyses secondaires de données

(16) Ces études reposent soit sur la construction d'échelles de Guttman soit sur l'analyse factorielle. Cf. par exemple, Faulkner et De Jong (1966), King (1967), Lenski (1963), Putney et Middleton (1961), Faulkner (1968). Pour un recensement des recherches et des indicateurs, cf. également Robinson et Shaver (1969), Laeyendecker *et alii* (1973), Deconchy (1987).

(17) Cf. en particulier Michelat et Simon (1977).

(18) J'ai présenté différentes étapes de ce travail lors d'une session de l'Association française de sociologie religieuse en 1977 et lors du séminaire du CEVIPOF, dont j'étais chargé, sur « Les indicateurs religieux » (1984).

existantes, je ne disposais que des indicateurs propres à ces enquêtes. C'est alors qu'avec Jacques Sutter et Julien Potel, du Groupe de sociologie des religions, nous avons élaboré un questionnaire sur l'identité religieuse des Français où figurent *à la fois* un grand nombre d'indicateurs concernant différentes facettes de l'objet religieux (19). Nous avons pu intéresser à notre projet deux journaux, *Le Monde* et *La Vie*, qui souhaitaient pouvoir en publier les premiers résultats (parus le 15 octobre 1986). Ce sont eux qui ont assuré le financement du recueil des données de terrain (septembre 1986) par un institut de sondage (SOFRES), auprès d'un échantillon de 1 530 personnes représentatif de la population française de plus de 18 ans.

Partant de la notion d'« appartenance au groupe des catholiques », on peut considérer que la réponse à la question « Quelle est votre religion ? » représente une expression de l'appartenance subjective à ce groupe et de l'adhésion au système symbolique (constitué de représentations, de normes, de valeurs, de croyances, de pratiques, etc.) qui en est caractéristique. Mais il faut analyser ce que représente cette déclaration d'appartenance, isoler et mesurer les différentes dimensions de cette appartenance. On essaiera également de déterminer ce qui peut être indicateur de la dimension purement individuelle de la religiosité, c'est-à-dire la croyance à des réalités surnaturelles et la traduction de l'expérience religieuse personnelle de la relation avec le divin que désigne le terme de foi (du moins autant qu'on puisse le faire à partir des réponses à un questionnaire), indépendamment des croyances à un système de dogmes propre à un groupe religieux.

Explorer les différentes dimensions de l'univers religieux conduit à en déterminer les indicateurs les plus significatifs. Les réponses aux questions fermées d'une enquête ont chacune une valeur relative liée à la spécificité des questions posées. D'où l'idée de combiner les réponses pour éliminer ou rendre moins importante la spécificité de chaque réponse et de constituer un indicateur synthétique plus fiable qui condensera l'information. Mais il faut que cette combinaison de réponses soit légitime : il faut donc éprouver l'hypothèse de l'*unidimensionnalité* des réponses constituant le même indicateur synthétique, c'est-à-dire vérifier l'hypothèse qu'elles se rapportent à une seule et même variable latente, et qu'il existe bien une attitude dont les réponses aux questions sont l'expression. Il faut ensuite distinguer des degrés sur chaque dimension isolée pour classer, sur chacune d'elles, d'une part les réponses, d'autre part les individus, depuis le niveau le plus bas jusqu'au plus élevé, en construisant des instruments de mesures ordinales.

Ce sont les techniques d'*analyse hiérarchique* (20) — c'est-à-dire la construction d'échelles d'attitude — qui nous ont semblé les plus appro-

(19) L'ensemble des analyses de ce matériel doit faire l'objet d'un ouvrage, *Les Français sont-ils encore catholiques ?* par J. Maître, G. Michelat, J. Potel, J. Sutter, à paraître en 1991 aux Editions du Cerf.

(20) Cf. les contributions de Guttman et de Suchman dans Stouffer *et alii* (1950); cf. également Moscovici (1954), Torgerson (1958).

priées pour répondre à l'ensemble de ces objectifs (21). Aux techniques de Guttman, nous avons préféré celle de Loevinger (Loevinger, 1947; de Brisson et Legrand, 1958; Matalon, 1965) en raison de son aspect plus analytique (calcul d'une matrice des coefficients de hiérarchisation des items pris deux à deux) (22) et parce qu'elle se prête mieux au traitement informatique (23). La mesure de la validité de l'échelle est donnée par le coefficient d'homogénéité de Loevinger; on peut l'appliquer à la hiérarchisation entre deux items, ou entre un item et l'ensemble des autres ou à l'ensemble des items (24).

Les échelles étant construites, on a calculé les « notes d'échelle » de chaque individu (nombre de réponses « positives » aux questions de l'échelle); ce sont des mesures ordinales qui permettent de situer les individus les uns par rapport aux autres sur chacune des dimensions mesurées par les échelles. Il est alors possible d'évaluer l'importance des relations observées entre ces dernières (25) et de déterminer dans quelle mesure on peut prédire la position sur une dimension à partir de la situation sur chacune des autres.

Echelle de pratiques

Construire une échelle de pratiques religieuses vise à ne pas réduire celles-ci à la seule fréquence de l'assistance à la messe. Il s'agit de prendre en compte une série d'indicateurs pour obtenir un instrument plus fiable et moins dépendant de la spécificité de chacun d'eux pris isolement. C'est aussi établir dans quelle mesure est acceptable l'hypothèse que tous les indicateurs sélectionnés peuvent se ranger sur une seule dimension.

***Composition de l'échelle de pratiques** **

1. Vous-même, combien de fois avez-vous communié au cours des 12 derniers mois ?
   + plusieurs fois par mois (10 % — h = .88)/
   — 1 fois par mois environ; 2, 3, 4 fois dans l'année; 1 fois dans l'année; 0 fois; sans réponse.

(21) Pour les utilisations dans le domaine religieux, cf. note 16; voir également Martins (1961), Maître (1961 a et b), Dobbelaere (1968).

(22) Jacques Maître a également montré qu'elle aboutit à une mesure plus satisfaisante de l'unidimensionnalité (Maître, 1967).

(23) Nous avons utilisé un programme que nous avons élaboré il y a de nombreuses années avec Pierre-Olivier Flavigny (LAS-MAS-IRESCO).

(24) La comparaison entre les différents coefficients de validité des échelles, telle que nous l'avons effectuée (Michelat et Thomas, 1966), montre que, même s'ils ne varient pas de façon strictement parallèle, une « bonne échelle » le demeure, quels que soient les techniques et les coefficients de validité utilisés.

(25) S'agissant de mesures d'association entre deux variables ordinales, le coefficient *gamma* de Goodman et Kruskall semble un des plus appropriés. On peut en interpréter la valeur comme la probabilité d'estimer correctement le classement sur une dimension à partir du classement sur une autre.

2. Catholiques assistant à la messe ** :
   + plusieurs fois par semaine; tous les dimanches (ou le samedi); une ou deux fois par mois (17 % — h = .85)/
   — de temps en temps, aux grandes fêtes; uniquement pour les cérémonies, les baptêmes, les mariages, les enterrements; jamais; autres religions; sans religion; sans réponse.
3. Si votre vie se trouvait en danger, feriez-vous appel à un prêtre ?
   + certainement oui (32 % — .76)/
   — probablement oui; probablement non; certainement non; sans opinion.
4. Pour vous, est-il important que l'on se marie religieusement ?
   + très important; assez important (51 % — .72)/
   — peu important; pas du tout important; sans opinion.
5. Actuellement, vous arrive-t-il de prier...
   + tous les jours; souvent; rarement (57 %— .69)/
   — jamais; sans réponse.
6. Souhaitez-vous être enterré religieusement ?
   + oui (72 % — .77)/
   — non; sans réponse.
7. Pour vous, est-il important que les enfants soient baptisés ?
   + très important; assez important; peu important (81 % — .79)/
   — pas important du tout; sans réponse.
8. Avez-vous été baptisé ?
   + oui; sans réponse (97 % — .75)/
   — non.

* Les items sont rangés dans l'ordre croissant de leurs réponses positives, c'est-à-dire à partir du degré le plus élevé de l'échelle. Pour chaque item, le signe + indique quelles sont les réponses positives par rapport à l'orientation de l'échelle; le pourcentage est celui de la proportion de réponses positives à cet item; le nombre qui suit donne la valeur du coefficient de hiérarchisation (Loevinger) de cet item par rapport à l'ensemble de l'échelle.

Pour la suite de l'exploitation, les notes d'échelles (0 à 8) ont été regroupées en 5 catégories, numérotées de 0 à 4 (le nombre entre parenthèses indique la proportion de chaque catégorie dans la population) :
0 à 1 = 0 (14 %); 2, 3 = 1 (25 %); 4, 5 = 2 (33 %); 6 = 3 (15 %); 7, 8 = 4 (14 %).

** Cet item est constitué de la combinaison d'une question d'appartenance religieuse « Pouvez-vous me dire quelle est votre religion si vous en avez une ? ... catholique — protestante — juive — islamique — autre religion — sans religion » et de la question sur la fréquence de l'assistance à la messe : « D'habitude allez-vous à la messe... » qui n'a été posée qu'aux seuls catholiques.

Cette échelle à 8 items comprend à la fois des déclarations de pratiques religieuses proprement dites (comportement passés ou hypothétiques : fréquence de la communion, de l'assistance à la messe, de la prière, appel à un prêtre en cas de danger de mort et souhait d'obsèques religieuses) et des opinions sur des pratiques ou des sacrements (importance du mariage religieux et du baptême des enfants) (26).

Le coefficient d'homogénéité de cette échelle (Loevinger) est égal à 0,76, il dénote une très forte cohérence des réponses des individus ou, d'une

(26) On a également pu construire une échelle constituée uniquement de comportements actuels de pratiques religieuses. Elle est constituée de l'assistance à la messe tous les dimanches (11 %), de la communion au moins une fois par an (27 %) et de la prière au moins rarement (57 %). Le coefficient de Loevinger atteint 0,86 (et le coefficient de reproductibilité de Guttman est égal à 0,99) et les coefficients de hiérarchisation entre les items sont très homogènes (entre 0,81 et 0,95). C'est-à-dire qu'à quelques exceptions près toute personne allant à la messe tous les dimanches communie au moins une fois par an et prie, au moins rarement.

autre façon, de la cohésion de cet ensemble d'indicateurs (27). L'homogénéité de l'échelle est comparable, qu'elle soit calculée parmi les plus de 35 ans ou parmi les plus jeunes. Elle est cependant légèrement inférieure chez ces derniers (coefficient de Loevinger : 0,71 contre 0,77), indice peut-être d'une relative déstructuration de l'univers religieux dans les générations les plus jeunes. On observe, en particulier, une plus faible liaison entre fréquence de l'assistance à la messe et de la communion d'une part, et appel à l'assistance d'un prêtre d'autre part, chez les plus jeunes, témoignage d'une moindre signification de l'extrême-onction parmi eux.

Les coefficients de hiérarchisation entre les items s'échelonnent entre 1 et 0,59. Les deux questions les plus liées à l'ensemble de l'échelle sont les fréquences de l'assistance à la messe et de la communion, c'est-à-dire les indicateurs les plus habituels. Une seule question a été supprimée : « Vous êtes-vous marié religieusement ? ». En effet, si l'absence de mariage religieux peut avoir un sens du point de vue des attitudes religieuses, il peut également n'en avoir aucun, dans le cas des personnes non mariées, par exemple (28).

Nous avons dénombré toutes les combinaisons de réponses dichotomiques *(patterns)*. Sur les 356 possibles, seules 55 sont présentes dans cette échelle. Après les avoir mises en ordre pour minimiser le nombre d'erreurs, on a calculé le coefficient de reproductibilité de Guttman, qui est ici de 0,96 (rappelons que Guttman considère que l'on peut parler d'échelle à partir de 0,90).

On peut également déterminer à quelles combinaisons de réponses correspondent les erreurs les plus fréquentes, c'est-à-dire analyser les failles qui affectent l'unidimensionnalité de l'échelle. Dans l'ensemble, les erreurs sont surtout fréquentes aux niveaux moyens de l'échelle. Elles sont plus rares à la fois chez ceux qui sont les plus pratiquants et chez ceux qui le sont le moins, c'est-à-dire chez ceux où la structuration des attitudes est la plus forte. Le *pattern* à erreur le plus fréquent (− − − + − + + +) est le fait de catholiques qui trouvent importants le mariage religieux et le baptême des enfants, qui souhaitent être enterrés religieusement, mais qui ne prient jamais (alors que sur l'ensemble de la population une grande importance attribuée au mariage religieux implique la prière, même rare). Ils pourraient correspondre aux « conformistes saisonniers » que définit G. Le Bras (29).

(27) Rappelons que le coefficient H de Loevinger a son maximum à 1 dans le cas d'une échelle parfaite. Selon A. de Brisson et P. Legrand (1958) : « On admet que l'homogénéité d'une échelle est satisfaisante si $H > .30$: il est possible néanmoins d'utiliser des 'quasi-échelles' pour lesquelles $.25 < H < .30$ ».

(28) Il n'en demeure pas moins que la fréquence du mariage religieux augmente avec le niveau de pratique religieuse : il est relativement fréquent même chez ceux qui se situent au niveau 0 de l'échelle (37 %) pour atteindre 83 % au niveau 4 (98 % chez ceux qui sont mariés).

(29) « Troupes de passants, de migrateurs, pour qui la religion se définit par trois rites : baptême, mariage, sépulcre et, en général, première communion solennelle des enfants. Gens qui n'entrent à l'Eglise que quand la cloche sonne pour eux et pour avertir la paroisse qu'ils observent les us des ancêtres. » (Le Bras, 1955, tome I, p. 5)

Au total, on peut considérer que l'ensemble des items de l'échelle appartiennent à une seule dimension sur laquelle on peut ranger tous les individus, depuis le niveau le plus élevé, où les « plus pratiquants » communient au moins une fois par mois, jusqu'au niveau le plus bas où se trouvent ceux qui ne sont que baptisés. On notera que les items spécifiquement catholiques se situent aux niveaux les plus élevés de l'échelle et que les items situés au bas de l'échelle sont, au contraire, compatibles avec d'autres religions (30).

Le contenu de cette échelle semble correspondre à la dimension ritualiste isolée par Glock, mais il ne semble pas possible de l'y réduire : chacun des items qui la composent appartient à la fois à plusieurs dimensions, mais avec des pondérations différentes. La plupart des religions, et en particulier le catholicisme, constituent des systèmes où rites et sacrements, pratiques et croyances sont difficilement dissociables; ils concourent chacun, en même temps, à l'expression de la foi (31). Mauss estimait que « les rites sont devenus des attitudes de l'âme plutôt que des attitudes du corps, ils se sont enrichis d'éléments mentaux, de sentiments et d'idées ». Il ajoutait : « Les pratiques religieuses sont devenues pour la plupart vraiment individuelles. L'instant, le lieu, les conditions, les formes de tel ou tel acte dépendent de moins en moins de causes sociales » (éd. 1968, p. 361). Ainsi, par exemple, la communion et la prière (constituée soit de textes consacrés, soit de formulations personnelles qui sont des expressions de l'individu) représentent une communication intime et affective avec le Sacré (avec le Dieu ou également, dans le cas de la prière, avec la Vierge ou les Saints), et leur composante expérientielle ne semble pas faire de doute : « Une prière n'est pas seulement l'effusion d'une âme, le cri d'un sentiment. C'est un fragment d'une religion » (32). Elles constituent également une mise en actes de croyances religieuses qui ne sont pas spécifiquement catholiques. L'assistance à la messe est célébration et participation (et, par là, expérience religieuse qui peut être intense) et non pas seulement observance d'un rite, soumise à des obligations canoniques. En considérant que le caractère obligatoire de la participation à la messe ôterait à celle-ci sa signification individuelle d'expression du sentiment religieux, on ferait peu de cas du rôle central du Saint Sacrifice

(30) Les résultats montrent que ceux qui déclarent appartenir à d'autres religions que le catholicisme se déclarent eux-mêmes baptisés, ce qui fait penser qu'ils ont traduit le « baptême » en « cérémonie rituelle d'entrée dans une religion ».

(31) « Cette existence (de l'homme) est jalonnée par des situations nodales qui renvoient l'individu à quelque chose qui le dépasse. Ces nœuds de la vie humaine (mariage, maladie...) font prendre conscience à l'homme qu'il n'est pas refermé sur lui-même. Certes, ces situations sont l'objet de réglementations sociales et de codes culturels. Mais leur signification ne s'épuise pas à ce niveau. Les sacrements apportent un sens nouveau et font que ces situations qui procurent cette expérience de la transcendance acquièrent une plénitude provenant de la volonté salvifique d'un Dieu qui, dans sa bienveillance, veut nous associer au mystère de la mort et de la résurrection de son propre Fils. » (Winling, 1983, p. 419)

(32) Mauss (éd. 1968, p. 377). Des exemples particulièrement poignants sont donnés dans Bonnet (1976).

de la Messe dans le catholicisme (33). Quant au conformisme social qu'elle a pu manifester jadis, on peut penser qu'il a perdu de son efficacité. On peut même dire que l'assistance à la messe, en devenant plus rare, a gagné en signification purement religieuse. Ajoutons que chacune des pratiques joue, par sa répétition, un rôle de renforcement de l'apprentissage religieux, aussi bien dans sa dimension cognitive qu'expérientielle (34). En revanche, le conformisme peut se manifester quand il ne s'agit plus que d'opinions sur l'importance accordée au baptême des enfants, au mariage ou aux obsèques religieux. Quoi qu'il en soit, l'existence même de cette échelle montre que l'apparente hétérogénéité des items, concernant comportements religieux et opinions sur des sacrements, et dont la composante expérientielle est variable, peut être réductible à une seule dimension.

La question sur la messe télévisée ne figure pas dans l'échelle, mais on pouvait se demander si cette dernière ne constituerait pas un substitut d'assistance à la messe pour les peu pratiquants. En fait, la proportion de messe télévisée varie avec le degré de pratique mesuré par l'échelle, elle y est surtout fréquente aux niveaux élevés (3 : 40 %, 4 : 43 %). C'est-à-dire qu'elle semble plutôt jouer un rôle de complément aux autres formes de pratiques.

TABLEAU I*. — ***Fréquence de la prière et importance personnelle de la foi en fonction de l'échelle de pratiques***

%	Actuellement, vous arrive-t-il de prier...				Pour vous, la foi a-t-elle dans votre vie de tous les jours une importance...		
Echelle de pratiques	Tous les jours	Souvent	Rarement	Jamais	Très grande, assez grande	Peu, aucune	
0	0	0	0	97	3	91	(214)
1	2	4	15	78	15	83	(379)
2	7	14	51	27	43	55	(501)
3	13	37	48	1	82	17	(225)
4	49	39	12	0	97	2	(211)

* Les nombres entre parenthèses indiquent les effectifs qui constituent la base des pourcentages.

(33) « Vatican II a rappelé fort opportunément que pour la célébration eucharistique le Christ est présent à différents titres et selon différents modes. Il convient de distinguer la présence du Christ au milieu de l'assemblée réunie en son nom, la présence dans sa Parole, lue et proclamée, la présence du Christ comme ministre principal, le Christ étant présent dans la personne du ministre qui préside, la présence liée au caractère de mémorial de l'Eucharistie, enfin ce que la théologie traditionnelle nomme la présence réelle. » (Winling, 1983, p. 425)

(34) « En fait, quiconque a réellement pratiqué une religion sait bien que c'est le culte qui suscite ces impressions de joie, de paix intérieure, de sérénité, d'enthousiasme qui sont pour le fidèle comme la preuve expérimentale de ses croyances. Le culte n'est pas simplement un système de signes par lesquels la foi se traduit au dehors, c'est la collection des moyens par lesquels elle se crée et se recrée périodiquement. » (Durkheim, éd. 1968, p. 596)

Bien que la fréquence de la prière soit un item appartenant, sous sa forme dichotomique, à l'échelle, il est intéressant d'en examiner les variations en fonction de l'échelle, en raison même de sa teneur expérientielle. La prière quotidienne augmente avec la note d'échelle pour atteindre la moitié de ceux qui se situent au niveau le plus élevé *(Tableau I)*. C'est-à-dire que la composante expérientielle augmente au fur et à mesure que l'on s'élève dans l'échelle de pratiques.

On a parfois dit que le sentiment religieux, comme le sentiment amoureux, n'était pas accessible à l'analyse par un tiers et que la foi était irréductible à la mesure. Mais les sciences humaines peuvent observer directement des symptômes, ou en susciter l'apparition (35). Si on ne peut atteindre l'essence de la foi, au sens théologique, en tant qu'elle est surnaturelle (communication avec Dieu), du moins peut-on parvenir au niveau de la foi que désigne le langage courant (« avoir la foi ») et recourir au sentiment que chacun peut avoir de l'importance que la foi tient dans sa propre vie. Il semble vraisemblable que la réponse à une telle question (36) est significative de l'importance du sentiment religieux tel qu'il est ressenti subjectivement. Si l'on met en relation un tel indicateur, totalement indépendant des pratiques, avec notre échelle *(Tableaux I* et *II)*, on observe qu'une importance très ou assez grande de la foi est associée au niveau de pratique religieuse, puisqu'elle est le fait de 97 % de ceux qui sont au niveau le plus élevé de l'échelle contre 3 % seulement pour le niveau 0. D'une autre façon, plus la foi tient une place importante dans la vie, plus grande est la probabilité de se situer aux niveaux élevés de pratique religieuse (67 % quand la foi tient une place très importante).

TABLEAU II. — ***Niveaux de l'échelle de pratiques en fonction de l'importance personnelle de la foi***

% Echelle de pratiques	Foi : importance			
	Très grande	Assez grande	Peu	Aucune
0	1	1	3	41
1	8	9	32	43
2	24	36	53	16
3	23	30	10	0
4	44	25	1	0
	(174)	(250)	(443)	(642)

(35) « Il semblait à beaucoup que la foi et le nombre étaient incompatibles dans une vision théologique des choses. Compter les pratiquants, dénombrer les communiants, tout cela semblait aberrant par rapport à une foi qui devait s'exprimer en termes d'adhésion personnelle, en termes de secret des cœurs dont Dieu seul pouvait être le comptable. C'est ainsi que le fait d'analyser rigoureusement les pratiques sociales de la religion a opéré une sorte de rupture par rapport à une vision uniquement théologique des problèmes religieux. » (Defois, 1977)

(36) « Pour vous, la foi a-t-elle dans votre vie de tous les jours... — une très grande importance (14 %) — une assez grande importance (30 %) — peu d'importance (25 %) — aucune importance (29 %) ? »

L'image que chacun a de sa propre croyance peut également constituer un indicateur de croyance subjective; elle représente la façon dont on se situe soi-même dans un système de représentations de la croyance. On demande alors une définition de soi en termes d'appartenance à telle ou telle catégorie de croyants définie à la fois par un type et un degré de croyance. La proportion de « croyants convaincus » augmente avec les niveaux de l'échelle (de 0 à 84 %), tandis que diminue la part des « incroyants » *(Tableau III)*. En revanche, ceux qui se considèrent comme des « croyants par tradition » sont surtout fréquents aux positions moyennes de l'échelle.

TABLEAU III. — ***Croyance subjective en fonction de l'échelle de pratiques***

%	Vous-même, vous considérez-vous comme un...					
Echelle de pratiques	Croyant			Sceptique	Incroyant	
	Convaincu	Par tradition	Incertain			
0	0	4	4	24	63	(214)
1	7	26	17	33	16	(379)
2	26	40	21	10	2	(501)
3	55	32	8	2	0	(225)
4	84	12	3	1	0	(211)

L'échelle de pratiques religieuses semble donc bien être un bon indicateur non seulement des pratiques elles-mêmes, mais aussi du système symbolique qui caractérise le catholicisme, c'est-à-dire qu'elle constitue une mesure du niveau d'intégration à celui-ci.

Echelles de croyances

Cette échelle, qui correspond à une mesure de la dimension idéologique de Glock, est constituée de deux types de croyances.

— Des croyances religieuses fondamentales, qui semblent, du moins dans notre culture, à la base du sentiment religieux, indépendamment de toute appartenance à une Eglise : les croyances en l'existence de Dieu et en un Au-delà. Elles sont nécessaires pour un catholique, mais non suffisantes, et elles peuvent être partagées par des personnes appartenant à d'autres religions, ou même se déclarant sans religion.

— Un ensemble de croyances significatives du catholicisme. Il définit (non exhaustivement) ce qu'un catholique devrait dogmatiquement croire, même si certaines de ces croyances sont mises en sommeil par une partie du clergé (Diable, Ciel, Enfer...).

L'ordre dans lequel les différentes croyances sont rangées sur l'échelle, depuis celles qui sont les moins partagées jusqu'à celles qui sont les plus répandues, est significatif de la situation des croyances religieuses dans la

France actuelle (37); s'il établit le profil des croyances, il dessine aussi, en creux, celui de l'incroyance. En haut de l'échelle, les croyances les plus discriminantes sont spécifiquement catholiques. Les croyances les moins répandues (ou les plus rejetées), qui correspondent aux niveaux les plus élevés de croyance, sont celles qui concernent le Bien et le Mal, et la sanction des péchés dans l'après-vie terrestre (évocation désagréable de la punition et de la mort). Dans la partie inférieure de l'échelle se situent les croyances auxquelles peuvent adhérer, outre les catholiques, des personnes relevant du christianisme en général ou d'autres religions, ou même se situant en dehors de toute religion. Au degré le plus bas ne subsiste qu'un simple déisme, toutefois supérieur à la non-croyance en termes d'intégration au catholicisme.

***Composition de l'échelle de croyances** **

Je vais vous citer un certain nombre de croyances. Pour chacune d'elles, pouvez-vous me dire si vous y croyez ou non ?

1. L'Enfer : + oui (23 % — h = .73) / — non; sans réponse.
2. Le Démon, le Diable : + oui (24 % — h = .68) / — non; sans réponse.
3. Le Purgatoire : + oui (25 % — h = .74) / — non; sans réponse.
4. Le Jugement dernier : + oui (33 % — h = .69) / — non; sans réponse.
5. Le péché originel : + oui (35 % — h = .66) / — non; sans réponse.
6. La Sainte Trinité : + oui (38 % — h = .68) / — non; sans réponse.
7. Le Ciel : + oui (40 % — h = .65) / — non; sans réponse.
8. La présence réelle du Christ dans l'Eucharistie : + oui (41 % — h = .68) / — non; sans réponse.
9. L'Immaculée Conception de la Vierge Marie : + oui (43 % — h = .67) / — non; sans réponse.
10. Les miracles : + oui (46 % — h = .57) / — non; sans réponse.
11. La résurrection du Christ : + oui (51 % — h = .75) / — non; sans réponse.
12. Selon vous, après la mort qu'y a-t-il ?
    + il y a quelque chose, mais je ne sais pas quoi; il y a une vie nouvelle (61 % — h = .69) /
    — il n'y a rien; sans réponse.
13. Jésus Christ pour vous est-il le fils de Dieu ?
    + oui (64 % — h = .72) / — non; sans réponse.
14. L'existence de Dieu vous paraît-elle ? **
    + certaine; probable; improbable (80 % — h = .79) /
    — exclue; sans réponse.

* Pour la suite de l'exploitation, les notes d'échelle (de 0 à 14) ont été regroupées en 5 catégories d'effectifs proches (« quintiles ») : notes 0 et 1 = 0 (23 %); 2 et 3 = 1 (17 %); 4 à 7 = 2 (22 %); 8 à 11 = 3 (19 %); 12 à 14 = 4 (19 %).

** La dichotomie entre les réponses à cette question montre que l'opposition entre « croyants » et « non-croyants », telle qu'elle apparaît la plus satisfaisante en fonction de ses combinaisons avec les autres questions, ne correspond pas à celle que l'on aurait pu « logiquement » prévoir.

(37) 81 % des Français se déclarent catholiques, mais seulement 64 % croient que Jésus est le fils de Dieu, 51 % croient à la résurrection du Christ et 40 % à la présence réelle. Seulement 9 % de la population donnent une réponse positive à tous les items de l'échelle. On notera que la croyance aux miracles est plus fréquente que la croyance à la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie.

Le coefficient d'homogénéité de cette échelle de 14 items est de 0,68. Aucun item n'a été supprimé. Les coefficients de hiérarchisation des items pris deux à deux sont égaux ou supérieurs à 0,52 (et vont jusqu'à 0,90). Une seule exception : la relation entre croyance en l'Au-delà et croyance que Jésus est fils de Dieu (h = 0,44). Ce qui peut d'abord s'interpréter comme lié aux fréquences très proches de ces deux items. Mais surtout, on peut l'attribuer à la croyance en l'Au-delà que manifestent en particulier 33 % des sans religion.

Les coefficients de hiérarchisation obtenus témoignent de l'existence d'un système organisé de croyances, à forte cohérence interne. La cohérence que nous désignons correspond à l'unidimensionnalité de l'échelle, telle que la mesure le coefficient de Loevinger. S'il y avait unidimensionnalité parfaite (coefficient H = 1.0), toute croyance située à un point de l'échelle devrait impliquer toutes les croyances correspondant à des degrés inférieurs de croyance sur l'échelle. Les « erreurs » sont des exceptions à cette règle. Il est évident que la cohérence ainsi définie ne correspond pas à la cohérence dogmatique telle que pourraient l'établir des théologiens (à supposer qu'il existe un accord entre eux) (38). Théoriquement ou théologiquement parlant, ces croyances forment un tout auquel un catholique devrait croire. Mais, dans une religion comme dans toute organisation symbolique de ce type, certaines croyances sont plus ou moins fondamentales, plus ou moins centrales ou périphériques. En fonction même de cette distance par rapport à ce qui constitue le noyau du système, il est plus ou moins grave, par rapport à l'orthodoxie, d'adhérer ou non à certaines croyances (39). D'une certaine façon, l'ordre des croyances sur l'échelle est une image de l'orthodoxie telle qu'elle est vécue par les Français. Les « erreurs » dans l'échelle correspondraient alors à des formes différentes d'hétérodoxie ou d'hérésie. L'existence même d'une échelle de croyances est un indice du fait qu'il existe un groupe, celui des Français

(38) De même, il est possible que les représentations qui correspondent aux déclarations de croyance ne soient pas théologiquement exactes, ou qu'il y ait décalage entre ce que désigne le théologien et ce à quoi croit réellement l'individu. Il y a un écart entre croire et savoir. C'est vraisemblablement souvent le cas pour la croyance en l'Immaculée Conception, par exemple. Les réponses sont des indicateurs qui ne correspondent pas nécessairement à leur sens littéral. « Théologiquement, il y a incompatibilité, par exemple, entre le Purgatoire et les réincarnations. Mais si ces croyances coexistent dans la conscience de la majorité des partisans des réincarnations, il y a là une réalité psychologique que les doctrines officielles ne doivent pas nous masquer. » (Maître, 1961 a et b, p. 21) A partir d'un questionnaire (à la différence de ce que pourraient apporter des entretiens en profondeur), on ne peut déterminer quels contenus recouvrent les déclarations de croyance, mais on peut penser que celles-ci sont significatives du degré d'adhésion aux divers éléments d'un *credo*. Il n'existe qu'une relation probabiliste entre déclaration de croyance et croyance « réelle ».

(39) « Les croyances proprement religieuses sont toujours communes à une collectivité déterminée qui fait profession d'y adhérer et de pratiquer les rites qui en sont solidaires. Elles ne sont pas seulement admises, à titre individuel, par tous les membres de cette collectivité; mais elles sont la chose du groupe et elles en font l'unité. Les individus qui la composent se sentent liés les uns aux autres, par cela seul qu'ils ont une foi commune. » (Durkheim, éd. 1968, p. 60)

catholiques, auquel on peut plus ou moins appartenir, en partageant plus ou moins le système symbolique qui en est caractéristique. De ce point de vue, l'échelle de croyances est une mesure du niveau d'intégration religieuse au catholicisme, comme l'est l'échelle de pratiques. Il est vraisemblable que l'ordre de fréquence des croyances (c'est-à-dire l'ordre de gravité de la non-croyance, tel qu'il est perçu) a son origine dans la formation religieuse reçue dès l'enfance et poursuivie au cours de l'ensemble de la vie des individus, avec les renforcements d'apprentissage (ou ses affaiblissements) qui y sont associés (40); on doit également tenir compte du fait que le contenu du catéchisme a lui-même évolué. Nous reviendrons plus loin sur l'analyse de ces phénomènes de socialisation.

Les « sans réponse » (SR) aux questions religieuses représentent, comme dans d'autres domaines, une réponse particulière aux questions qui sont posées (Michelat et Simon, 1982). Ici, les pourcentages de SR sont très importants (de 8 à 21 %). Que signifient ces absences de réponse ? On constate d'abord que, dans l'échelle telle qu'elle est construite, elles se trouvent assimilées à la réponse négative, à la non-croyance. Ce qui peut expliquer que les plus croyants fournissent le moins de SR. Quant aux peu croyants (note 0), on peut penser que beaucoup ne se sentent pas concernés. On constate que, dans presque tous les cas, les seules réponses proposées sont « oui » et « non ». Les deux seules questions qui proposent plusieurs éventualités de réponses sont celles où les SR sont les plus rares. Dans les autres cas, l'absence de réponse doit correspondre à la difficulté à choisir seulement entre le oui et le non : on adhère *plus ou moins* à telle croyance et, en l'absence de réponses intermédiaires, la seule issue reste l'abstention. En prenant un exemple, ce pourrait être l'aboutissement d'un raisonnement tel que : « Je ne crois pas au Diable tel qu'on le voit dans les peintures religieuses, mais je crois qu'il y a un Esprit du Mal ». Les taux de SR élevés, observés parmi ceux qui se situent en position médiane sur l'échelle (niveau 2), sembleraient confirmer cette hypothèse : la croyance ou la non-croyance de ces derniers est peu intense et il n'est pas possible de choisir entre la certitude de la croyance ou de la non-croyance. On en verra une confirmation dans l'analyse des « erreurs ».

D'une autre façon, ce sont les non-pratiquants, et ensuite les pratiquants occasionnels, qui fournissent les scores globaux de SR les plus importants. On pouvait faire l'hypothèse (Defois, 1977) qu'il existe une relation entre le capital culturel et la possibilité de fournir des réponses à des questions nécessitant un savoir religieux. Mais il faut distinguer entre opinions sur la théologie, nécessitant un savoir, et croyances personnelles ou sentiment que l'on a de ses propres croyances. Or, les questions de l'échelle appartiennent plutôt à la seconde catégorie. Quoi qu'il en soit, si le capital

(40) Le fait que les croyances concernant le Diable, l'Enfer, le Purgatoire soient les plus rares semble lié à ce que le clergé ne les évoque plus que rarement de nos jours : le « credo » enseigné n'est plus exactement le même dans une société où les formes de sensibilité ont évolué.

culturel était déterminant dans la production des réponses, on devrait observer des différences de taux globaux de SR en fonction du groupe socio-professionnel. En fait, la proportion d'absences de SR à l'ensemble de ces questions varie faiblement : de 44 % (employés) à 52 % (industriels, professions libérales, cadres supérieurs), alors que le taux est de 50 % pour les ouvriers. Le résultat pourrait être dû à l'inégale répartition des taux de pratiques religieuses parmi les différentes professions, mais dans la population réduite aux seuls pratiquants les catégories dont le capital culturel est le plus élevé ne fournissent sensiblement pas moins de SR que les autres catégories : industriels, cadres supérieurs, professions libérales : 52 %; agriculteurs : 54 %; ouvriers : 58 %.

Parmi les questions de croyance, une seule est graduée en termes d'intensité (existence de Dieu). En reportant la proportion de réponses les plus « intenses » (existence de Dieu certaine ou exclue) en fonction de l'échelle de croyances (échelle de contenu), on retrouve une courbe en U caractéristique, comparable à celles que Guttman décrit. Les intensités les plus fortes se situent d'abord au niveau le plus élevé de croyances, ensuite au niveau le plus bas. La note 1 correspondrait au « point zéro » d'intensité (Suchman, 1950; Guttman, 1954). Il en est de même si l'on établit des croisements similaires avec l'échelle de pratiques et avec la fréquence de l'assistance à la messe (les points 0 se situent également à la note 1 de l'échelle de pratiques et parmi les catholiques non pratiquants).

Comme pour l'échelle de pratiques, nous avons calculé le coefficient de reproductibilité de Guttman qui est égal à 0,92 (41). La courbe du nombre de *patterns* sans erreur, en fonction des degrés de l'échelle de croyances, affecte également une forme en U. Les erreurs sont plus rares aux deux extrémités de l'échelle, à la fois parmi les très et les non-croyants (de même que parmi les pratiquants dominicaux et les sans religion). C'est-à-dire parmi ceux qui ont les systèmes de convictions les plus cohérents. Les erreurs sont les plus nombreuses parmi ceux qui sont moyennement croyants (niveau 2 de l'échelle), mais aussi parmi ceux qui sont moyennement pratiquants (niveau 2 de l'échelle de pratiques). La courbe ressemble à celle de l'intensité : la cohérence est la plus grande quand les croyances (ou l'incroyance) sont les plus fermes. Ce que l'on vérifie d'une autre façon par le fait que ce sont à la fois ceux pour qui la foi tient une place très importante et ceux pour lesquels elle n'en tient aucune qui présentent le moins d'erreurs dans l'échelle de croyances.

L'analyse des erreurs tend à confirmer l'hypothèse d'une lente déstructuration de l'univers des croyances religieuses. En effet, la proportion de *patterns* sans erreur augmente sensiblement avec l'âge (de 30 % pour les 18-25 ans à 46 % pour les plus de 65 ans). Cela se vérifie aussi bien parmi les plus croyants que parmi les moins croyants. C'est-à-dire qu'il y a diminution de la cohérence à la fois de la croyance et de l'incroyance

(41) La corrélation entre les nombres d'erreurs selon Guttman et selon Loevinger est de 0,94 (coefficient gamma).

(le phénomène est particulièrement net parmi les sans religion) (42). Le calcul des coefficients de Loevinger en apporte une autre preuve : la structuration apparaît nettement plus importante parmi les plus de 37 ans (H = 0,71) que chez les plus jeunes (H = 0,62) (43).

Plus on est croyant, au sens de position plus ou moins élevée sur l'échelle de croyances, plus la foi tient une place importante dans la vie *(Tableau IV)*. C'est-à-dire qu'il y a une forte correspondance entre la dimension idéologique au sens de Glock (l'étendue des croyances que mesure l'échelle de croyances) et une mesure indirecte de la « dimension expérientielle » que constitue l'évaluation subjective de sa propre foi : place de la foi dans la vie très ou assez importante : 4 % au niveau 0 de croyances, 89 % au niveau 4. Inversement, la fréquence d'une place de la foi faible ou nulle passe alors de 91 à 10 %. Les effets de ces deux facettes de la croyance s'ajoutent pour maximiser la probabilité d'un niveau élevé de pratiques (note 4 : 64 %) parmi ceux qui, à la fois, se situent au niveau le plus élevé de l'échelle de croyances et estiment que leur foi tient pour eux une place très importante. La place que tient la foi dans la vie dépend des niveaux de pratiques et de croyances, leurs effets se cumulant : 53 % de ceux qui se situent au niveau 4 des deux échelles estiment que cette place est très importante pour eux. Mais la foi joue un rôle plus important pour les très croyants-peu pratiquants que pour les peu croyants-très pratiquants (qui sont rares). La fréquence de la prière dépend, elle aussi, à la fois du niveau de croyances et du niveau de pratiques : la prière quotidienne atteint ainsi 62 % des très croyants-très pratiquants (note 4 aux deux échelles). D'une autre façon, 75 % de ces derniers prient tous les jours ou souvent et 94 % estiment que la foi tient une place très ou assez importante dans leur vie.

TABLEAU IV. — ***Echelle de croyances, prière et place de la foi dans la vie***

%	Importance de la foi		Prière		
Echelle de croyances	Très et assez importante	Peu et pas du tout importante	Tous les jours et souvent	Rarement et jamais	
0	4	91	1	97	(348)
1	16	82	5	94	(266)
2	42	56	22	77	(331)
3	72	28	43	57	(289)
4	89	10	71	28	(296)

(42) De même, si l'on compare la distribution des notes d'échelle aux deux dates, on observe une légère diminution des pourcentages des positions extrêmes (forte et faible croyance) et une augmentation aux niveaux moyens des croyances.

(43) A partir d'un sondage SOFRES de 1977, on peut établir une comparaison à plus de dix ans d'intervalle : une échelle analogue a été construite sur la base des neuf questions communes aux deux enquêtes (le Démon, le Diable; l'Enfer; le Purgatoire; le péché originel; le Ciel; la Sainte Trinité; l'Immaculée Conception de la Vierge Marie; la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie; la résurrection du Christ). Le coefficient de Loevinger est de 0,76 en 1977 et de 0,70 en 1986.

La représentation que l'on a de sa propre croyance et la façon dont on se qualifie vont de pair avec le niveau de croyances tel que le mesure l'échelle *(Tableau V)*. Ainsi, la proportion de « croyants convaincus » passe de 3 % au niveau 0 à 71 % au niveau 4. Inversement, la proportion de « sceptiques » ou d'« incroyants » varie de 70 à 2 %. En revanche, les « croyants par tradition » se situent plus fréquemment aux niveaux intermédiaires de l'échelle. Cependant on en trouve 14 % au niveau le plus bas des croyances et 21 % au degré le plus élevé (44). Il est possible que les peu croyants veuillent signifier qu'ils sont « catholiques par tradition » alors que les très croyants veulent manifester leur attachement à la tradition du catholicisme, comme semble le confirmer le fait que 70 % de ces derniers se déclarent très ou assez proches des « catholiques attachés à la tradition » (45) (alors que les peu croyants ne sont que 35 % dans ce cas).

TABLEAU V. — ***Echelle de croyances et croyance subjective***

% Echelle de croyances	Vous considérez-vous comme un...					
	Croyant			Sceptique	Incroyant	
	convaincu	traditionnel	incertain			
0	3	14	9	23	47	(348)
1	6	29	18	34	11	(266)
2	23	35	24	14	3	(331)
3	50	34	9	5	1	(289)
4	71	21	5	2	0	(296)

Le niveau de pratiques s'élève en même temps que le niveau de croyances *(Tableau VI)* (46). Inversement, le niveau de croyances est d'autant plus haut que le niveau de pratiques l'est également. C'est-à-dire qu'il y a correspondance entre la définition du niveau d'intégration religieuse au catholicisme par le degré de pratiques et par le degré de croyances : dimension idéologique et dimension ritualiste sont parallèles. Le coefficient de corrélation (gamma de Goodman et Kruskall) (47) entre les deux est de 0,77. On peut l'interpréter en estimant que dans 77 % des cas le classement sur l'une des dimensions permet de prévoir l'autre. Ce que l'on constate à partir de l'indicateur synthétique de croyances que

(44) D'une autre façon, 78 % de ceux qui se situent aux niveaux les plus élevés de l'échelle (notes 3 et 4) s'estiment des « croyants convaincus », 30 % des « croyants traditionnels », 21 % des « croyants incertains », 9 % des « sceptiques » et 2 % des « incroyants ».

(45) C'est-à-dire autant que les « croyants convaincus ».

(46) Ce qui est vrai pour l'indicateur synthétique de pratiques l'est aussi pour chacun des comportements de pratique. Ainsi, par exemple, la communion au moins mensuelle varie de 0 au niveau 0 de l'échelle de croyances à 42 % au niveau 4. Il en est de même pour l'assistance à la messe (sur laquelle nous reviendrons) et pour la messe télévisée qui varie de 5 % (niveau 0) à 41 % (niveau 4).

(47) Cf. note 25.

constitue l'échelle se vérifie pour toutes les croyances prises séparément : les proportions de croyants en chacune d'elles augmentent avec le niveau de pratiques.

Notre mesure du degré de croyances permet de confirmer ce qu'écrivait François-André Isambert (48) des pratiquants « saisonniers » (49). A partir de nos données, nous avons défini cette catégorie comme étant constituée de ceux qui sont baptisés, qui se sont mariés religieusement (parmi ceux qui sont mariés) et qui souhaitent être enterrés religieusement. Les « saisonniers » ont incontestablement un niveau de croyances plus élevé que les non-saisonniers qui se déclarent seulement catholiques. 51 % se situent aux niveaux supérieurs de l'échelle de croyances (3 et 4) contre 17 %. Ceci se vérifie en particulier parmi ceux qui ne vont jamais à la messe : 34 contre 11 %. Enfin, plus fréquemment que les « non-saisonniers », les « saisonniers » estiment très important que leurs enfants reçoivent une éducation religieuse.

Si la relation croyances-pratiques est importante, il ne faut pas négliger le fait qu'elle n'est pas absolue. Il faut en analyser les exceptions. Existe-t-il des groupes repérables de peu croyants-très pratiquants et de très croyants-peu pratiquants et quelles sont leurs caractéristiques religieuses ? On définit les très croyants et les très pratiquants comme correspondant aux niveaux 3 et 4 des deux échelles respectives et les peu croyants ou pratiquants par les niveaux 0 et 1. Ainsi, les croyants +/ pratiquants — représentent 3 % de la population, et les pratiquants +/ croyants — 1,5 % (50). Malgré la faiblesse des effectifs de ces groupes particuliers, on observe que la foi tient une place importante ou très importante pour 44 % (N = 41) des croyants +/pratiquants — contre 94 % des croyants +/pratiquants +. On pourrait conclure qu'il existe bien des croyants non pratiquants mais qu'ils ne sont pas nombreux et que chez eux l'intensité de la foi est plus rare que chez les pratiquants.

TABLEAU VI. — ***Echelle de croyances et échelle de pratiques***

		Echelle de pratiques (notes d'échelle)										
% →		0	1	2	3	4		% ↓ 0	1	2	3	4
Echelle de croyances	0	45	40	14	1	0	(348)	73	37	10	1	0
	1	16	47	30	7	0	(266)	20	33	16	8	0
	2	4	23	54	16	3	(331)	6	20	36	23	5
	3	1	1	44	25	21	(289)	1	7	25	32	29
	4	0	3	23	27	46	(296)	0	3	13	36	65
								(214)	(379)	(501)	(225)	(211)

(48) « Les interprètes de la distribution des formes et des fréquences de la pratique religieuse avaient parfois commis l'imprudence d'assimiler une pratique 'saisonnière' à une activité sans signification religieuse, et l'expression sociologiquement inacceptable de 'chrétiens sociologiques' avait été créée à cet effet. » (Isambert, 1982, p. 11)

(49) Cf. note 29.

(50) S'il y avait indépendance entre croyances et pratiques, ils seraient respectivement 15 et 11 %.

Echelles pratiques - croyances

Les échelles de croyances et de pratiques présentent une assez grande cohérence. Chacune d'elles constitue une mesure particulière du niveau d'intégration religieuse, l'une renvoyant à des actes, à des rites, l'autre à des éléments d'un système théologique auxquels on croit ou non, ou auxquels on croit plus ou moins. Cependant, elles sont fortement corrélées entre elles : plus on est croyant, plus on est pratiquant et inversement. Est ainsi confirmé ce qu'écrivait Glock (1961) : « Les dimensions sont reliées entre elles, plutôt qu'elles ne sont indépendantes les unes des autres »; et il ajoutait : « Une estimation à l'intérieur de l'une d'elles implique souvent une estimation dans une autre ». On peut faire l'hypothèse que ces deux dimensions pourraient se réduire à une seule, constituant une mesure du degré d'adhésion au système symbolique caractéristique du groupe des catholiques. Il faut donc vérifier que la série des vingt-deux items composant l'ensemble de ces deux échelles peut lui-même être considéré comme unidimensionnel.

Une échelle regroupant tous les items des deux échelles a pu être effectivement construite. Son coefficient d'homogénéité reste très satisfaisant (0,66 : à peine inférieur à celui de chacune des deux échelles d'origine), ce qui est exceptionnel pour une échelle comportant un aussi grand nombre d'items. De plus, aucun des coefficients de hiérarchisation entre les items pris deux à deux n'est inférieur à 0,39.

On obtient ainsi une nouvelle mesure du niveau d'intégration au catholicisme (51). Reposant sur un plus grand nombre d'items où voisinent croyances et pratiques, elle constitue un indicateur synthétique, de signification plus large que chacune des deux échelles prises isolément. La cohérence de l'univers religieux ainsi défini est forte, et croyances et pratiques concourent également à la définition d'une même dimension religieuse. Compte tenu de l'unidimensionnalité relative que mesure le coefficient de Loevinger, la possibilité de construire une telle échelle montre que le continuum sur lequel on peut ranger les individus depuis les plus pratiquants jusqu'à ceux qui le sont le moins est le même que celui sur lequel on peut les ranger en fonction de leurs croyances. A chaque niveau de pratiques correspond un niveau de croyances, et vice versa.

C'est la communion au moins mensuelle qui spécifie le plus haut niveau d'intégration au catholicisme, elle est suivie de l'assistance à la messe, elle-même mensuelle. C'est dire que ces deux comportements impliquent, dans la mesure du coefficient de validité, toutes les croyances et pratiques situées plus bas dans l'échelle. C'est dire aussi que les croyances sont plus fréquentes que ces pratiques et donc qu'elles ne les impliquent pas. Cette

(51) C'est une échelle de ce type (mais ne comportant que six items) qu'avait déjà construite Martins sur un échantillon de jeunes en 1958 et qu'a analysée Jacques Maître. Cf. Martins (1961); Maître (1961 a et b, 1972).

échelle permet de classer les individus en fonction de leur niveau d'intégration religieuse. Elle permet parallèlement de définir l'ordre d'importance des pratiques et des croyances dans la définition de ce qu'est l'univers religieux des Français.

Si l'on compare la présente échelle à celle construite par Martins (1961), on observe que le coefficient de Guttman était de 0,97 et le coefficient de Loevinger, calculé par nous, de 0,81, c'est-à-dire supérieur à celui de la présente échelle. Cette différence peut s'expliquer de diverses façons. Il est d'abord vraisemblable que plus le nombre d'items est réduit, plus il y a de chances que l'homogénéité soit grande. Ensuite, les données de 1958 portaient sur les jeunes, proches de l'enseignement catéchétique. Enfin, comme pourraient le suggérer certains symptômes que nous avons déjà signalés, il peut y avoir eu, entre les deux périodes d'enquête, diminution de la structuration de l'univers religieux, parallèlement à la baisse des pratiques et des croyances.

On vérifie encore l'existence d'une forte relation ordinale entre cette échelle (52) et deux indicateurs dont la composante expérientielle nous semble avérée : l'importance personnelle de la foi et la fréquence de la prière (qui appartient toutefois à l'échelle). La proportion de ceux pour qui la foi tient une très grande ou une assez grande place dans la vie passe de 2 % pour les moins intégrés (note 0) à 93 % pour ceux qui le sont le plus (note 4). La prière quotidienne ou fréquente passe de la même façon de 0 à 79 %. Quant à la croyance subjective, elle évolue également en fonction du niveau d'intégration : 78 % de croyants convaincus pour la note 4 (aucun en 0) et 18 % de croyants par tradition (53). Il n'en demeure pas moins qu'il existe des croyants convaincus à chaque niveau d'intégration au catholicisme, mais leur proportion diminue avec ce niveau (54). De même, il y a des croyants incertains au degré le plus élevé de l'échelle, mais ils ne représentent que 3 %.

Ces résultats renforcent l'idée que nos différents indicateurs religieux sont des mesures de facettes différentes d'une même réalité — celle constituée par le système symbolique du catholicisme — mais qu'au-delà de cette spécificité c'est bien de la même dimension qu'il s'agit. Une mesure à partir de l'un d'eux permet d'estimer, avec une forte probabilité, les autres mesures, c'est-à-dire qu'il y aurait, dans une large mesure, permutabilité des indicateurs. Cette échelle établissant, de façon légitime, la synthèse de nombreux indicateurs permet d'améliorer la fiabilité et les qualités métriques ordinales de la mesure.

(52) Pour la suite de l'exploitation, on a, comme pour les autres échelles, regroupé les notes, allant de 0 à 22, en cinq catégories d'effectifs quasi égaux : 0 à 3 = 0 (19 %); 4 à 7 = 1 (22 %); 8 à 12 = 2 (21 %); 13 à 17 = 3 (20 %); 18 à 22 = 4 (18 %).

(53) Ceux-ci se rencontrent surtout aux niveaux moyens de l'échelle.

(54) Au total, 79 % des croyants convaincus se situent aux niveaux 3 et 4 de l'échelle.

Echelle d'attitude à l'égard de l'institution catholique

Parmi les quatre dimensions par lesquelles il veut définir l'objet religieux, Glock ne mentionne pas une dimension que nous appellerions *institutionnelle.* Or, l'attitude à l'égard du système hiérarchisé que constituent l'Eglise et le Souverain Pontife apparaît comme très importante dans le catholicisme (55), alors qu'il n'y a pas d'équivalent dans le protestantisme. Il est significatif que l'on puisse montrer qu'il existe une homogénéité certaine entre opinions concernant le Pape, l'Eglise et certaines transformations post-conciliaires de celle-ci.

L'échelle d'attitude à l'égard de l'institution, telle que nous avons pu la construire, comprend d'une part l'opinion globale envers le Pape et l'importance de l'accord avec lui sur les problèmes de morale familiale et sexuelle, d'autre part l'opinion à l'égard de l'Eglise, le poids des positions de l'Eglise dans les décisions personnelles et l'opinion sur les changements liturgiques survenus depuis le Concile. L'homogénéité de l'ensemble de ces items est assez bonne (tout en étant moins importante que celles des pratiques et des croyances) : le coefficient de Loevinger est de 0,54 et les coefficients entre items vont de 0,73 à 0,38. Deux questions n'y trouvent pas place : le degré d'accord avec le Pape sur les problèmes sociaux et politiques (56) et le choix entre une image du Pape qui contribuerait plutôt à transformer l'Eglise qu'à préconiser un retour à la tradition. Cependant, les réponses à ces deux questions sont en bonne partie liées au niveau auquel on se situe sur l'échelle. Plus on approuve l'institution, plus on est en accord avec le Pape sur les problèmes politiques et sociaux et plus on estime que le Pape contribue à transformer l'Eglise *(Tableau VII).* De façon moins nette, plus l'attitude est favorable à l'institution, plus est fréquente l'image d'un Pape transformant l'Eglise (57).

Contenu de l'échelle d'attitude à l'égard de l'institution *

1. Dans les grandes décisions de votre vie, tenez-vous compte avant tout...
   + des positions de l'Eglise catholique; des deux (13 % — h = .57)/
   — de votre conscience; ni de l'une, ni de l'autre; sans réponse.

(55) « Les fidèles conscients de leur propre responsabilité sont tenus d'adhérer par obéissance chrétienne à ce que les Pasteurs sacrés, comme représentants du Christ, déclarent en tant que maîtres de la foi ou décident en tant que chefs de l'Eglise. » (*Code...*, canon 212)

(56) Le décalage entre l'opinion sur les positions pontificales concernant les problèmes moraux et les problèmes sociaux et politiques apparaît clairement. Il n'y a que la moitié de ceux qui manifestent leur accord sur les problèmes politiques et sociaux à exprimer également leur approbation des positions éthiques : ce sont les plus croyants.

(57) Moins on est favorable à l'institution, plus sont fréquents les « sans réponse » : on ne se sent pas concerné et/ou compétent pour répondre.

2. Etes-vous d'accord avec les prises de position de Jean-Paul II sur les problèmes de morale familiale et sexuelle (contraception, avortement) ?
   + tout à fait d'accord; plutôt d'accord (31 % — h = .50)/
   − plutôt pas d'accord; pas d'accord du tout; sans réponse.
3. Les changements liturgiques survenus depuis le Concile sont-ils à votre avis...
   + une très bonne chose; une assez bonne chose; plutôt une mauvaise chose (50 % — h = .48)/
   − certainement une très mauvaise chose; sans réponse.
4. Quelle opinion avez-vous de...
   l'Eglise catholique en France
   + très bonne; plutôt bonne; plutôt mauvaise (76 % — h = .57)/
   − très mauvaise; sans opinion.
5. du Pape Jean-Paul II
   + très bonne; plutôt bonne; plutôt mauvaise (84 % — h = .63)/
   − très mauvaise; sans opinion.

* La distribution des notes d'échelle ne nous a pas permis d'effectuer un regroupement en cinq niveaux déterminant des groupes d'effectifs quasi égaux, comme pour les autres échelles. Nous avons donc maintenu les notes d'échelle dans leur état originel avec des notes variant de 0 à 5.

La dichotomie, entre réponses positives et négatives, des items 3, 4 et 5 ne correspond pas à la coupure « logique » à laquelle on pourrait s'attendre : les réponses positives sont définies par l'opposition entre l'ensemble « très mauvaise opinion », sans réponse et les autres réponses, et non pas entre « bonnes » et « mauvaises » opinions.

TABLEAU VII. — ***Echelle « institution » et questions hors échelle***

Echelle « institution »	Selon vous le Pape Jean-Paul II est-il plutôt celui qui contribue à...		Etes-vous d'accord avec les prises de position de Jean-Paul II sur les problèmes sociaux et politiques ?		
	transformer l'Eglise	un retour à la tradition	Tout à fait, plutôt d'accord	Plutôt et pas du tout d'accord	
0	13	23	7	30	(137)
1	27	33	21	33	(187)
2	34	37	35	26	(386)
3	44	38	49	28	(446)
4	49	37	70	11	(271)
5	48	35	73	11	(103)

L'attitude à l'égard de l'institution est loin d'être indépendante des autres dimensions que nous mesurons. Ainsi, plus on est favorable à l'institution plus on est pratiquant, ce qui n'est pas étonnant si l'on considère que les pratiques sont de simples symptômes d'obéissance à des règles fixées par l'institution-Eglise *(Tableau VIII)*. Il est moins évident qu'il en soit de même pour la fréquence d'une pratique non obligatoire et intime comme la prière et des activités religieuses volontaires. Plus surprenant, peut-être, est que plus l'attitude est favorable à l'institution, plus sont fréquents les hauts degrés de croyance, l'auto-classement comme « croyant convaincu » et le sentiment que la foi tient une place importante dans sa vie. Au total, l'attitude à l'égard de l'institution varie parallèlement à tous les autres indicateurs religieux dont nous disposons, à une exception

près toutefois (58). D'une autre façon, plus on est croyant, pratiquant, plus sont importantes la fréquence de la prière et la place de la foi dans la vie, plus on est favorable à l'Eglise et au Pape (Tableau VII). Enfin, ce sont les croyants pratiquants qui sont les plus favorables à l'institution. Inversement, parmi les plus croyants (niveaux 3 et 4), le degré de pratiques dépend de l'attitude à l'égard de l'institution.

TABLEAU VIII. — ***Echelle « institution » et autres indicateurs religieux (%)***

Echelle « institution »	Echelle de pratiques (3, 4)	Echelle de croyances (3, 4)	Echelle croyances-pratiques (3, 4)	Echelle d'activités religieuses (1 à 4)	Echelle d'acceptation de l'hétérodoxie (3, 4)
0	1	1	1	12	48
1	5	13	12	18	59
2	13	24	21	19	63
3	31	65	42	28	58
4	54	69	70	45	36
5	85	95	96	66	15

Prière (tous les jours, souvent)	Importance de la foi (très, assez importante)	Croyance subjective (croyants convaincus)	Proximité des catholiques traditionalistes (très, assez)	
2	8	4	9	(137)
13	20	13	11	(187)
16	30	18	30	(386)
28	58	29	46	(446)
48	71	52	66	(271)
77	94	81	67	(103)

L'attitude favorable à l'institution, telle que nous l'avons définie — changements liturgiques, bonne opinion de l'Eglise et du Pape, accord avec les positions de celui-ci et avec les changements liturgiques post-conciliaires — s'oppose à ce qui caractérise la tendance incarnée par Monsei-

(58) L'acceptation de l'hétérodoxie est la plus fréquente parmi ceux qui se situent aux niveaux moyens de l'échelle. Il semble que cela soit dû à l'ambiguïté des réponses qui constituent l'échelle d'acceptation de l'hétérodoxie (cf. *infra*). Parmi les moins favorables à l'institution, les non-croyants (niveau 0 de l'échelle de croyances) considèrent plus rarement que tous les autres que l'on peut se dire catholique en acceptant l'hétérodoxie (en raison de leur représentation du catholicisme). Parmi les plus favorables à l'institution, au contraire, les très croyants (degré 4 de l'échelle) s'opposent à tous les autres par une faible fréquence d'acceptation de l'hétérodoxie.

gneur Lefebvre, qu'on définit par le traditionalisme. On aurait pu penser qu'une question sur le sentiment d'être proche des « catholiques attachés à la tradition » (59) pouvait au moins être un indicateur de la « sensibilité Lefebvre ». Si tel était le cas, on devrait observer une relation inverse entre cet indicateur et l'attitude favorable à l'institution. Or, ce n'est pas ce qu'on observe, que l'on considère les « très proches » ou les « assez proches ». Plus le niveau de l'échelle est élevé, plus la proximité des catholiques attachés à la tradition est fréquente (Tableau VIII). Inversement, moins on est favorable à l'institution, plus s'élève le sentiment d'éloignement vis-à-vis de ces catholiques. Mais l'attachement à la tradition pourrait être indépendant des pratiques et des croyances. Il n'en est rien non plus. Plus on est pratiquant et plus on est croyant, plus on se sent proche de ces « traditionalistes » *(Tableau IX)*. De plus, l'effet des croyances et celui des pratiques s'ajoutent. De surcroît, le sentiment de proximité est plus fréquent parmi les « croyants convaincus » que parmi les « croyants par tradition ». Enfin, la proportion de « très proches » et « assez proches » s'élève avec la fréquence de la prière et avec l'importance de la foi dans la vie (60). En d'autres termes, plus le niveau d'intégration au catholicisme est important, plus on se sent proche des catholiques attachés à la tradition. Le lien à la tradition semble faire partie du catholicisme lui-même, il ne semble pas représenter dans celui-ci une tendance opposée à l'attachement à l'Eglise (61).

En revanche, on se sent d'autant plus proche des catholiques attachés à la tradition que l'on est plus âgé. La proportion des « très » et « assez proches » passe de 21 % pour les moins de 26 ans à 54 % pour les plus de 65 ans. On ne peut interpréter cette croissance du pourcentage comme simple résultante d'une augmentation parallèle du niveau de croyances. En effet, quel que soit le niveau de croyances, les moins de 35 ans se sentent toujours moins fréquemment proches des « traditionalistes » que leurs aînés (sauf toutefois parmi les plus croyants où il y a égalité). L'opposition que l'on observe ne se situe pas entre « traditionalistes » et « attachés à l'institution », mais entre la génération des plus jeunes et celle des plus âgés, à croyance égale.

(59) « Vous-même, vous sentez-vous très proche, assez proche, assez éloigné ou très éloigné des catholiques attachés à la tradition ? »

(60) D'une autre façon, les plus attachés à la tradition sont plus fréquemment favorables à l'institution, mais aussi plus pratiquants, plus croyants (et, à pratique égale, ils ont tendance à être plus croyants); ils se considèrent plus souvent comme des croyants convaincus, leur prière est plus fréquente et la foi tient plus souvent une place importante dans leur vie.

(61) Et malheureusement aucun autre élément de notre questionnaire ne nous permet de constituer un indicateur valable de cette « sensibilité Lefebvre » dont on peut penser qu'elle dépasse, dans la population catholique, le cercle étroit des militants.

TABLEAU IX. — ***Echelles activités religieuses, acceptation de l'hétérodoxie, attitude à l'égard de l'institution et proximité des catholiques attachés à la tradition en fonction d'autres indicateurs (%)***

	Echelle d'activités religieuses (1 à 4)	**Echelle d'acceptation de l'hétérodoxie 3 et 4)**	**Echelle « institution » (4 et 5)**	**Proximité des catholiques attachés à la tradition (très, assez)**	
Echelle de pratiques					
0	12	61	2	4	(214)
1	17	62	8	20	(379)
2	23	54	21	47	(501)
3	40	47	37	64	(225)
4	69	24	72	64	(211)
Echelle de croyances					
0	13	56	5	13	(348)
1	13	57	9	26	(266)
2	25	59	15	37	(331)
3	41	54	37	54	(289)
4	52	32	60	69	(296)
Importance de la foi					
très grande	65	30	54	58	(207)
assez grande	41	49	38	56	(460)
peu	17	58	16	39	(386)
aucune	10	60	5	14	(444)
Croyance subjective					
Croyant					
— convaincu	52	39	49	59	(456)
— traditionnel	21	53	25	52	(402)
— incertain	28	59	11	29	(202)
Sceptique	14	62	7	17	(235)
Incroyant	2	61	3	6	(207)
Fréquence de la prière					
tous les jours	66	27	63	57	(174)
souvent	48	43	40	60	(250)
rarement	27	55	24	46	(443)
jamais	12	60	9	21	(642)

Echelle d'activités religieuses

L'échelle de pratiques religieuses telle qu'elle a été construite ne concerne que les « pratiques » dont le caractère plus ou moins obligatoire est fixé par l'Eglise. L'échelle d'activités religieuses est au contraire constituée à partir de comportements religieux volontaires, actes indivi-

duels ou participations collectives. Ces dernières concernent aussi bien des groupes d'action catholique ou d'action charitable et sociale (62) que des groupes de prière, c'est-à-dire à la fois des activités militantes dans le cadre de l'institution et des pratiques à forte composante existentielle dans des groupes plus informels.

Contenu de l'échelle d'activités religieuses

Au cours du mois écoulé, vous est-il arrivé de...

1. participer à une réunion d'action catholique :
   + oui (4 % — h = .47)/ — non; sans réponse.
2. participer à des groupes de prière :
   + oui (5 % — h = .50)/ — non; sans réponse.
3. participer à des groupes d'action charitable et sociale :
   + oui (11 % — h = .42)/ — non; sans réponse.
4. de lire des livres ou des revues d'inspiration religieuse :
   + oui (22 % — h = .55)/ — non; sans réponse.

Le coefficient d'homogénéité est de 0,48, c'est-à-dire que la cohérence de l'échelle est moins satisfaisante que celle de l'échelle de pratiques. De plus, un assez grand nombre d'activités ne trouvent pas leur place dans cette échelle : lire la Bible, suivre la messe à la télévision, participer à une réunion de catéchisme ou d'animation de jeunes, participer à une animation liturgique. Cependant ces activités sont, pour la plupart, fortement corrélées avec l'échelle (moins toutefois pour la messe télévisée : 0,52, alors que la corrélation de cette dernière avec l'échelle de pratiques est de 0,64) : plus on se situe à un niveau élevé de l'échelle d'activités religieuses, plus est grande la probabilité de pratiquer une de ces activités *(Tableau X)*.

TABLEAU X. — ***Relations entre l'échelle d'activités religieuses et les items qui n'y trouvent pas place***

	% pour chacune des notes d'échelle			Corrélation avec l'échelle
	0	1	2, 3, 4	
Bible	4	15	42	0,74
Messe à la télévision	13	34	39	0,52
Catéchisme	2	8	23	0,69
Animation liturgique	2	7	27	0,79
	(1091)	(293)	(146)	

Le taux d'activités religieuses que mesure l'échelle augmente aussi bien avec le niveau des pratiques qu'avec celui des croyances (Tableau IX). Ainsi 71 % des très croyants-très pratiquants (note 4 à la fois sur les échelles de croyances et de pratiques) ont au moins une activité religieuse.

(62) Cette dernière peut ne pas avoir de signification religieuse, mais elle appartient à l'échelle (avec, il est vrai, le plus faible coefficient de hiérarchisation).

Toutefois, ces activités religieuses peuvent constituer un substitut aux pratiques pour une partie de la population, puisque 12 % de ceux qui se situent au niveau le plus bas de l'échelle de pratiques (note 0) ont des activités religieuses (en général une seule, alors qu'au niveau 4, 16 % ont trois ou quatre activités religieuses). On observe une même élévation des activités religieuses avec l'importance personnelle de la foi et avec la fréquence de la prière (63); 52 % des croyants convaincus ont des activités religieuses contre seulement 21 % des croyants traditionnels et 28 % des incertains. Les activités religieuses qui n'appartiennent pas à l'échelle dépendent également des pratiques et des croyances (à l'exception peut-être de la lecture de la Bible). Par ailleurs, les activités religieuses sont d'autant plus fréquentes que l'attitude à l'égard de l'institution est plus favorable : 12 % (au moins une activité) pour la note 0 de l'échelle institution, contre 66 % pour la note 5.

D'une autre façon, parmi ceux qui ont des activités religieuses (notes 1 à 4 de l'échelle), 62 % se situent aux niveaux supérieurs (3 et 4) de l'échelle de croyances (contre 29 % de ceux qui n'en ont pas) et 53 % aux niveaux supérieurs de l'échelle de pratiques (contre 19 % de ceux qui n'ont pas d'activités religieuses) (64). Enfin, plus le nombre d'activités religieuses est élevé, plus diminue l'acceptation de l'hétérodoxie : celle-ci (niveaux 3 et 4 de l'échelle) passe de 55 % en l'absence d'activités religieuses à 18 % quand il y en a quatre.

Echelle d'acceptation de l'hétérodoxie

La série des questions dont nous voulions éprouver l'unidimensionnalité a trait à l'acceptation, « pour pouvoir se dire catholique », des principes auxquels s'oppose la doctrine officielle de l'Eglise, qui concernent cependant des points actuellement en discussion dans certains milieux catholiques. L'importance de l'acceptation des pratiquants dominicaux eux-mêmes en est le témoignage (de 19 % pour l'avortement à 50 % pour un changement de doctrine).

Composition de l'échelle d'acceptation de l'hétérodoxie

Pensez-vous que l'on puisse se considérer comme catholique et accepter...

1. le principe de l'avortement :
   + oui (51 % — h = .46)/ — non; sans réponse.
2. le principe d'un désaccord avec les déclarations officielles du Pape :
   + oui (56 % — h = .40)/ — non; sans réponse.

(63) 49 % de ceux qui participent à des groupes de prières prient tous les jours et 30 % souvent.

(64) 75 % des participants à des groupes de prière se situent aux niveaux 3 et 4 de l'échelle de pratiques et 84 % aux mêmes niveaux de l'échelle de croyances.

3. le principe d'un changement possible dans la doctrine catholique :
   + oui (61 % — h = .39)/ — non; sans réponse.
4. le principe des relations sexuelles avant le mariage :
   + oui (71 % — h = .52)/ — non; sans réponse.

Les items qui constituent l'échelle portent à la fois sur la mise en question de préceptes éthiques, de l'obéissance au Pape et de l'intangibilité de la doctrine catholique. Les pourcentages d'acceptation tracent le profil de ce qui apparaît le plus fondamental dans le système doctrinal catholique (et de la gravité de la transgression) et de ce qui est susceptible d'amendements. Mais il faut tenir compte du fait que les réponses n'ont pas la même signification suivant le degré d'intégration au catholicisme : quand on est très intégré, il s'agit de ce qu'on admet en tant que catholique; quand on ne l'est pas, on peut répondre soit en fonction de la représentation que l'on a du catholicisme, soit en fonction de ce que l'on souhaiterait que fassent les catholiques. Cette ambivalence des significations peut expliquer la plus faible cohérence interne de cette échelle par rapport aux autres (coefficient de hiérarchisation de 0,44). De plus, un assez grand nombre d'items en sont exclus. Ceux-ci sont d'une grande hétérogénéité, puisqu'ils vont de l'acceptation du mariage des prêtres et de l'ordination des femmes jusqu'aux principes du recours à la violence contre les injustices et de la lutte des classes. L'acceptation de l'appartenance à des groupes de prière ou à des communautés, sans lien avec une paroisse ou un mouvement catholique, n'a pas, non plus, sa place dans l'échelle.

Tous les items n'appartenant pas à celle-ci sont cependant corrélés avec elle *(Tableau XI)*. On observera que l'acceptation du principe de la lutte des classes va plus souvent de pair avec l'ensemble de l'échelle, dont le contenu doctrinal est certain, que le fait de se considérer comme catholique en appartenant à des groupes de prière ou des communautés, sans participer aux structures officielles de l'Eglise.

TABLEAU XI. — ***Relations entre l'échelle d'acceptation de l'hétérodoxie et les items qui n'y trouvent pas place***

% Items hors échelle	Echelle d'acceptation de l'hétérodoxie 0	1	2	3	4	Corrélations échelle/ questions
Mariage des prêtres	29	52	69	80	88	0,59
Femmes prêtres	26	45	56	70	81	0,52
Violence contre les injustices	12	21	28	38	44	0,37
Lutte des classes	8	35	45	63	82	0,65
Groupes de prière, communautés*	24	34	45	51	58	0,39
	(207)	(227)	(305)	(343)	(448)	

* « Diriez-vous que l'on peut être catholique dans des groupes de prière ou des communautés sans participer aux structures officielles de l'Eglise (paroisses, mouvements) ? » Réponse : « Oui, certainement ».

L'acceptation de l'hétérodoxie est d'autant moins fréquente que le niveau d'intégration au catholicisme est plus élevé, qu'il soit mesuré par l'échelle de pratiques ou par celle de croyances (Tableau IX); toutefois, il y a surtout opposition entre, d'une part, les très croyants et les très pratiquants (note 4) et, d'autre part, tous les autres (65). De même, l'hétérodoxie est moins admise quand la foi personnelle est importante, quand la prière est fréquente et quand on se considère comme un croyant convaincu. Enfin, plus on se sent proche des « catholiques attachés à la tradition » plus on refuse l'hétérodoxie (27 % des niveaux 3 et 4 de l'échelle pour les très proches, 64 % pour les très éloignés). Ce résultat n'est pas dû uniquement au niveau d'intégration religieuse puisque si, l'on considère seulement le groupe des très croyants-très pratiquants, seulement 14 % de ceux qui se sentent proches des catholiques attachés à la tradition acceptent l'hétérodoxie (niveaux 3 et 4 de l'échelle) contre 52 % de ceux qui ont le sentiment d'en être éloignés. On trouve bien là l'existence de tendances différentes parmi les catholiques les plus intégrés.

Corrélations entre les indicateurs religieux

TABLEAU XII. — ***Coefficients d'association gamma* entre indicateurs*****

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
1. Echelle croyances-pratiques		*.90*	*.82*	.80	*.79*	*.99*	.78	.64	.51	.57	.20
2. Echelle de pratiques			*.86*	.79	*.85*	.77	.78	.62	.53	.58	.26
3. Prière				.86	.77	.74	.75	.56	.60	.46	.24
4. Importance de la foi					.76	.76	.78	.56	.63	.48	.22
5. Communion						.73	.72	.65	.60	.39	.28
6. Echelle de croyances							.71	.59	.49	.51	.16
7. Croyance subjective								.52	.49	.53	.22
8. Echelle « institution »									.44	.50	.21
9. Echelle d'activités religieuses										.24	.17
10. Proximité catholiques attachés à la tradition											.26
11. Echelle acceptation de l'hétérodoxie											

* Cf. note 25.

** Les coefficients d'association sont calculés à partir des échelles telles que nous les avons utilisées (en général, regroupements des notes d'échelle en 5 niveaux) et en supprimant les sans réponse des autres indicateurs. Les valeurs des coefficients sont données en valeur absolue. Les valeurs en italiques rappellent que l'association est calculée entre indicateurs non indépendants : prière et communion appartiennent à l'échelle de pratiques et l'échelle pratiques-croyances est construite à partir des échelles de pratiques et de croyances.

(65) Si ce sont bien les très croyants-très pratiquants (notes 3 et 4) qui admettent le moins l'hétérodoxie (33 %, N = 350), en revanche ceux qui l'acceptent le plus sont les très croyants-peu pratiquants (73 %, N = 41), ce qui confirme les caractéristiques de ce groupe minoritaire.

On vérifie *(Tableau XII)* qu'à une exception près (l'échelle d'acceptation de l'hétérodoxie) tous les indicateurs sont fortement liés entre eux. Mais les corrélations sont particulièrement importantes (gamma > 0,70) pour le groupe constitué par les croyances, les pratiques et l'importance personnelle de la foi. En revanche, l'attitude à l'égard de l'institution se situe à un niveau inférieur, de même que le sentiment de proximité des catholiques attachés à la tradition.

⁂

Si 81 % des Français se déclarent catholiques, cette déclaration correspond à des degrés très différents d'adhésion au système de pratiques, de croyances et d'attitude, caractéristique du catholicisme. Les techniques de construction d'échelles permettent d'isoler différentes dimensions de l'univers religieux, d'éprouver leur cohérence et de construire des instruments les mesurant. On constate que ces dimensions sont fortement liées entre elles et qu'au-delà de leur spécificité chacune des échelles (pratiques, croyances, attitude à l'égard de l'Eglise, etc.) constitue une estimation du niveau d'intégration au catholicisme. Il reste à déterminer les variations que celui-ci subit selon l'appartenance à tel ou tel groupe d'âge, de sexe ou de profession et d'analyser les mécanismes de transmission du religieux d'une génération à l'autre.

Guy MICHELAT
Centre d'étude de la vie politique française
10 rue de la Chaise, 75007 Paris

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Bonnet S., 1976. — *Prières secrètes des Français aujourd'hui,* Paris, Le Cerf.

Boulard F., 1954. — *Premiers itinéraires en sociologie religieuse,* Paris, Editions Ouvrières.

Brisson A. de, Legrand P., 1958. — « Attitude et biographie. Aspects méthodologiques. Etude sur les candidats pilotes », *Le travail humain,* n° 21, pp. 213-232.

Carrier H., 1965. — « Sociologie du lien d'appartenance à l'Eglise », dans *L'appartenance religieuse* (conférence internationale de sociologie religieuse, Königstein, 1962), Bruxelles, Paris, Editions du Cep, Office Général du Livre, pp. 103-104.

Code de Droit canonique, 1984. — Paris, Le Centurion, Le Cerf, Tardy.

Deconchy J.-P., 1987. — « Les méthodes en psychologie de la religion. Leur évolution récente », *Archives de sciences sociales des religions, 63* (1), pp. 31-83.

Defois G., 1977. — « A propos de la sociologie du discours religieux. Problèmes de méthodes », *Bulletin du Centre Thomas More,* n° 17.

Dobbelaere K., 1968. — « Une typologie de l'intégration à l'Eglise », *Social compass, 15* (2), pp. 117-141.

Donegani J.-M., 1984. — « L'appartenance au catholicisme français. Point de vue sociologique », *Revue française de science politique, 34* (2), pp. 197-228.

Durkheim E., éd. 1968. — *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, Presses Universitaires de France.

Faulkner J.E., De Jong G.F., 1966. — « Religiosity in 5-D : an empirical analysis », *Social forces, 45* (2), pp. 246-254.

— 1968. — « A note on religiosity and moral behavior of a sample of college students », *Social compass, 15* (1), pp. 37-44.

Glock C., 1961. — « Y a-t-il un réveil religieux aux Etats-Unis ? », *Archives de sociologie des religions*, n° 12, pp. 35-52.

Guttman L., 1954. — « The principal components of scalable attitudes », dans **P. Lazarsfeld** (ed.), *Mathematical thinking in the social sciences*, Glencoe, The Free Press, pp. 216-257.

Hervieu-Léger D., avec la collaboration de **F. Champion**, 1986. — *Vers un nouveau christianisme ?*, Paris, Le Cerf.

Isambert F., 1982. — *Le sens du sacré. Fête et religion populaire*, Paris, Editions de Minuit.

King M., 1967. — « Measuring the religious variable, nine proposed dimensions », *Journal of the scientific study of religion*, n° 6, pp. 173-190.

Laeyendecker L. *et alii*, 1973. — « Gating religious change : a research proposal », dans *Métamorphose contemporaine des phénomènes religieux*, actes de la 12e Conférence internationale de sociologie religieuse, La Haye, pp. 9-35.

Le Bras G., 1955. — *Etudes de sociologie religieuse*, Paris, Presses Universitaires de France.

Lebrun F., 1987. — « Les travaux et les jours », *L'Histoire*, n° 96, pp. 35-42.

Lenski G., 1963. — *The religious factor. A sociological study of religion's impact on politics, economics and family life*, Garden City (N.Y.), Garden City.

Loevinger J., 1947. — « A systematic approach to the construction and evaluation of tests of ability », *Psychological monographs, 61* (4).

Maître J., 1961 a. — « Les sondages sur les attitudes religieuses des Français », *Revue française de sociologie, 2* (1), pp. 12-49.

— 1961 b. — « Structure et mesure en sociologie du catholicisme », *Archives de sociologie des religions, 6* (11), pp. 53-70.

— 1967. — « Un modèle de transitivité complète entre items hiérarchisés », *Revue française de sociologie, 8* (1), pp. 45-67.

— 1972. — *Sociologie religieuse et méthodes mathématiques*, Paris, Presses Universitaires de France.

Martins A., 1961. — « L'analyse hiérarchique des attitudes religieuses », *Archives de sociologie des religions, 6* (11), pp. 71-91.

Matalon B., 1965. — *L'analyse hiérarchique*, Paris, Mouton, Gauthier-Villars.

Mauss M., éd. 1968. — *Œuvres*. T. 1 : *Les fonctions sociales du sacré*, Paris, Editions de Minuit.

Michelat G., Simon M., 1977. — *Classe, religion et comportement politique*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, Editions Sociales.

— 1982. — « Les 'sans réponse' aux questions politiques : rôles imposés et compensation des handicaps », *Année sociologique*, n° 32, pp. 81-114.

— 1985. — « Déterminations socio-économiques, organisations symboliques et comportement électoral », *Revue française de sociologie, 26* (1), pp. 32-69.

Michelat G., Thomas J.-P. H., 1966. — *Dimensions du nationalisme*, Paris, Armand Colin.

Moscovici S., 1954. — « L'analyse hiérarchique. Sur une contribution importante à la construction des échelles », *L'Année psychologique*, n° 1, pp. 83-110.

Potel J., 1975. — « Les pratiques religieuses des catholiques en France », *La Maison-Dieu*, n° 122, pp. 43-58.

Putney S., Middleton R., 1961. — « Dimensions and correlates of religious ideology », *Social forces, 39* (4), pp. 285-290.

Robinson J.P., Shaver P., 1969. — *Measures of social-psychological attitudes*, Ann Arbor, University of Michigan Press.

Stark R., Glock C.Y., 1968. — *American piety : the nature of religious committment,* Berkeley, Los Angeles, University of California Press.

Stouffer S.A., Guttman L., Lazarsfeld P., Suchman E.A., 1950. — *Studies in social psychology in World War II.* T. IV : *Measurement and prediction,* Princeton, Princeton University Press.

Suchman E., 1950. — « The intensity component in attitude and opinion research », dans **S.A. Stouffer** *et alii,* pp. 212-276.

Torgerson W.S., 1958. — *Theory and methods of scaling,* New York, Wiley.

Winling T., 1983. — *La théologie contemporaine (1945-1980),* Paris, Le Centurion.